

HISTORIQUE DU 121^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

LA MOBILISATION

Le régiment venait à peine d'arriver au camp de Bourg-Lastic, où il devait exécuter des tirs, quand il reçut l'ordre de rejoindre Montluçon ; la période d'extrême tension politique venait de commencer ; la guerre ne faisait plus de doute pour personne.

Le 2 août, à 5 heures du soir, ordre de mobilisation générale.

La caserne du 121^e R.I. devient aussitôt une véritable fourmilière. Les réservistes affluent. Ils ont tout quitté, mère, sœur, femme et enfants, et savent ce que la France attend d'eux.

Simplement, sans un murmure, sans un regard en arrière, les braves paysans et ouvriers de l'Allier et du Cantal ont abandonné le village natal, les paysages qui leur sont chers, la moisson prête à couper, l'usine où l'on travaillait courageusement. Ils arrivent au quartier ; c'est pour eux comme un retour dans une ancienne famille à laquelle ils sont fiers d'avoir appartenu et qu'ils sont heureux de retrouver.

Le moral est très haut ; l'air de résolution, qu'expriment tous les visages, fait plaisir à voir.

Les opérations d'habillement, d'équipement et de mise au point définitive des compagnies sont exécutées rapidement, dans l'ordre le plus parfait et, le 6 août, le colonel TRABUCCO passe, au Champ de courses, la revue du régiment sur le pied de guerre. Quel sentiment d'inébranlable confiance fait naître, dans tous les cœurs, la vue de cette magnifique phalange prête pour la bataille et serrée autour de son drapeau !

Le 7 août, l'embarquement commence. Le trajet de la caserne à la gare est une marche triomphale.

Montluçon aime son régiment et sait lui témoigner sa profonde affection par la façon dont elle l'acclame et lui fait ses adieux. Nous sommes couverts de fleurs, chaque officier, chaque soldat a son bouquet, les vivats retentissent et, dans un geste charmant d'adieu à ceux qui vont combattre pour elles, les Montluçonaises, à pleines mains, envoient des baisers !

Le train part. Dans toutes les gares, à tous les passages à niveau, les ovations continuent ; ce sont toujours des vivats, des acclamations et des fleurs. Pendant ces inoubliables journées, la population de la France est accourue de toutes parts, le long des voies ferrées, pour encourager, de sa présence et de ses vœux, ses enfants qui courent sur les Allemands. Il semble que l'on sente battre et vibrer le cœur de la patrie.

Des horizons inconnus défilent devant les yeux des hommes ; on a brûlé les stations, traversé de grandes villes, pris le café dans des haltes aménagées le long du parcours. Tout a été prévu, tout se déroule sans le moindre heurt, suivant le plan adopté, et, d'une allure continue, fidèle à l'horaire, le train monte vers le Nord-Est.

Dans la nuit du 8 au 9 août, débarquement à Girancourt, un tout petit village à 10 kilomètres et à l'Ouest d'Épinal. Le cantonnement est préparé. De braves paysans de l'endroit sont venus, malgré l'heure tardive, attendre le régiment. Ils accompagnent les sections dans leurs cantonnements, empressés à rendre service. Les deux autres bataillons arrivent à leur tour et cantonnent à Hadoncourt, Harol, Le Mesnil et La Rue.

Dès le 11 août, le régiment, reposé du long trajet en chemin de fer, est prêt.

Une série de marches commence ; celles qui vont l'amener au contact de l'ennemi.

LA BATAILLE DE LORRAINE

Combien pénibles, ces marches de quatre jours précèdent le premier engagement ! Et comme le paysage est différent des environs de Montluçon ! Ce sont les Vosges ; on se trouve au milieu des sapins et des bruyères, on traverse de jolis villages, coquets et riants dans la verdure, tout inondés de lumière sous le soleil accablant. Par cette température torride, la marche est dure pour l'homme qui, hier encore, revenait tout tranquillement du travail au pas lent de ses bœufs. On arrive au cantonnement, les pieds terriblement endoloris, qu'à la tombée de la nuit : il faut repartir le lendemain de très bonne heure, avec un repas des plus

modestes, car le ravitaillement n'arrive que fort tard et n'est guère abondant. Ce sont les premiers ennuis de la guerre ; on en prend gaiement son parti.

En trois jours, après avoir cantonné successivement à Thaon-les-Vosges, le 11 août, puis, le 12, un peu au Sud de Rambervillers, vers Vomécourt, où l'on entend pour la première fois gronder le canon dans le lointain, le régiment arrive le 13 au soir, dans la région de Raon-l'Étape, où le 2e bataillon relève au Nord de Neufmaisons, vers Pexonne, les avant-postes du 20e bataillon de chasseurs à pied ; les deux autres bataillons s'installent, quant à eux, au bivouac, dans le bois, au Sud de Neufmaisons.

Le 14 au matin, l'ordre arrive que l'armée prendra l'offensive sur tout le front. La 51e brigade doit marcher sur Cirey par Péronne, Badonviller et Bréménil, deux bataillons du 121e R.I. en tête. Le Régiment traverse Péronne, dont les habitants, heureux de voir les soldats français, manifestent de tout cœur leur joie.

Une belle fille vient, d'un mouvement spontané, embrasser le capitaine qui marche à la pointe d'avant-garde. Dès la sortie du village, les premiers éclaireurs reçoivent le baptême du feu ; quelques fusants qui éclatent d'ailleurs beaucoup trop haut, tandis que, vers la gauche, sur le front de la 25e division, on entend gronder le canon et crépiter la fusillade.

Malgré une canonnade assez sévère, l'avant-garde atteint Badonviller.

Première et navrante vision de la guerre ! Un des quartiers de la ville est entièrement brûlé ; çà et là des maisons flambent encore ; les bouteilles de champagne vides, en nombre considérable, jonchent le sol des rues et des groupes de femmes épouvantées viennent raconter les atrocités commises par les Allemands la nuit précédente. Mais la situation presse, il faut repartir. Le régiment débouche de Badonviller en formation préparatoire de combat, le 3e bataillon en colonne double derrière le bataillon d'avant-garde, le 2e bataillon en réserve.

La chaleur est accablante.

Les sections, en petites colonnes, serpentent à travers les blés ; la gorge est sèche, la tête lourde, et les fusants continuent à éclater, trop haut, heureusement.

Les combats de Petitmont

Vers 15 heures, l'avant-garde arrive à Petitmont, un habitant du village, fortement troublé, s'adressant au colonel, l'invite à être très prudent, lui disant que l'ennemi masse des forces importantes dans le bois au Nord de Petitmont, avec de l'artillerie établie dans des retranchements défilés.

Le colonel donne l'ordre au 3e bataillon de se porter sur la Haie de Tracey, d'en border la lisière Nord-Est face à Cirey, et lui recommande de ne pas s'engager plus en avant sans nouveaux ordres. La pénétration du 3e bataillon, dans le bois de la Haie de Tracey, donne naissance à une vive fusillade. Il est tard, la nuit approche, quand brusquement, sur la gauche, un clairon scande les notes en fiévreuses de la charge. L'impatience de joindre l'ennemi est telle, qu'aussitôt, un immense « hourrah » monte de la plaine et que, sans autres ordres, furieusement, les deux bataillons s'élancent, la baïonnette haute. Une vive fusillade se déclenche, les mitrailleuses ennemies entrent violemment en action, d'énormes obus, les premiers « gros noirs », éclatent avec fracas et, dégageant d'épaisses colonnes de fumée noire, tombent sur Petitmont et sur le plateau, au Nord du village. A travers les éclatements, dans le claquement infernal des balles, le régiment va toujours de l'avant. Le sergent GRESSAUD, de la 5e compagnie tombe mortellement frappé au moment où, voyant ses hommes hésiter, il se lève bien droit et crie : « En avant ! C'est pour la France ! » Un clairon, dont on n'a pas conservé le nom, blessé, couché sur le côté, continue à sonner la charge. Aux camarades qui veulent le secourir, il demande : « Continue-t-on à avancer ? » et, sur leur réponse affirmative, dit simplement : « Dans ce cas tout va bien ! Qu'on me laisse tranquille ! » Le sabre haut, imperturbables, en avant de leur troupe, les officiers commandent avec le même sang-froid qu'à la manœuvre. Quelques-uns d'entre eux, quoique blessés, continuent à aller de l'avant, et, c'est avec des sections de plus en plus décimées que l'aile gauche du régiment arrive jusqu'à la rive gauche de la Vezouse.

La nuit tombe, la fusillade s'éteint, la plaine est jonchée de morts et de blessés ; l'ordre est donné de se replier sur Petitmont.

Journée sévère qui coûte au régiment 3 officiers et 53 hommes tués, 11 officiers et 327 hommes blessés.

Les commandants BERNARD et ROY ont été tués en entraînant héroïquement leurs bataillons à l'assaut.

La nuit se passe à enterrer les morts, à relever les blessés et à remettre de l'ordre dans les unités.

Les 15 et 16, on bivouaque dans les bois de Petitmont

Le 17, on reprend la marche en avant par Val, Châtillon, La Fraimbole et Saint-Quirin-sur-Voyer.

A 9 heures, le régiment présente les armes au passage de la frontière, puis traverse Saint-Quirin, où le drapeau tricolore flotte déjà sur le clocher, et s'installe le soir du 17, en cantonnement d'alerte, à Vasperviller, où il est reçu à bras ouverts par les habitants. Le 17, on atteint Niederhof et Halmoze et, le 19 au soir, on bivouaque aux abords de Voyer.

Les combats d'Hartzwiller

Le 20, la 51e brigade, appuyée par cinq groupes d'artillerie, attaque sur Hartzwiller et Plaine-de-Walsch, le 121e R.I. à gauche, le 105e R.I. à droite.

L'attaque part à 14h40.

Le bataillon BARANGER (2e) monte à belle allure les deux kilomètres du glacis qui sépare Voyer d'Hartzwiller, aligné comme à la manœuvre, dans un ordre splendide qui fait l'admiration des artilleurs assistant au spectacle.

A sa gauche, le bataillon LAVERGNE (3e) débouche du bois de Nitting et gagne du terrain au Nord.

La nuit vient. On bivouaque sur les positions atteintes, les 2e et 3e bataillons en avant, le 1er à Hartzwiller.

A minuit, le colonel reçoit l'ordre de se replier sur Voyer.

Les 2e et 3e bataillons exécutent le mouvement, mais le 1er, qui a été fortement engagé à la lisière Sud d'Hartzwiller, doit lutter pendant toute la journée du 21. Il ne peut se dégager qu'assez tard dans la nuit du 21 au 22, au prix de pertes sévères.

Le capitaine BABIE, blessé au pied, se déplace, sur les genoux et sur plusieurs kilomètres, alors que souffrant horriblement, et cela, pour éviter d'être fait prisonnier. Le Capitaine de LANTIE, grièvement blessé, assure le repli de ses hommes et refuse de se laisser emmener, argumentant du fait qu'un Alsacien doit mourir sur la terre d'Alsace. Le lieutenant TRABUCCO, fils du colonel, tombe en héros, mortellement atteint, alors que debout, sous une grêle de balles, la cigarette aux lèvres, souriant, il désigne avec le même calme qu'il l'eût fait à l'exercice, les objectifs à ses tirailleurs. Les combats des 20, 21 et 22 août coûtent au régiment 3 officiers et 48 hommes tués ; 2 officiers et 198 hommes blessés.

Le 20, la division continue son mouvement de retraite. Le régiment traverse à nouveau Voyer.

Vision sinistre ! Des maisons sont éventrées par les obus, d'autres brûlent, des chevaux blessés perdant leurs entrailles, fous de douleur, courent à travers les rues, et, sous les obus qui tombent en pluie.

Les brancardiers relèvent les blessés que l'on entend gémir et crier !

Le 23, le régiment cantonne à Rambervillers, après une bien triste étape. C'est, tout le long de la route, l'exode lamentable des habitants qui fuient devant l'envahisseur : la vieille grand-mère infirme, juchée sur la voiture que traînent les petits enfants ; le vieux curé aux cheveux blancs qui, emmené par ses paroissiens, se retourne encore pour regarder une dernière fois sa vieille église où, demain, seront logés les chevaux des barbares. Pourtant, malgré ce spectacle attristant, malgré les pertes subies, les fatigues de dures étapes, l'ignorance des événements, malgré surtout cette retraite incompréhensible, le moral du régiment ne faiblit pas un instant.

Du 24 août au 1er septembre, il affirme hautement sa bravoure et sa vaillance en combattant tous les jours pour disputer âprement, et, pied à pied, le sol de la France aux envahisseurs.

Les combats sur la Mortagne

Le détail complet de ces actions successives dépasserait les limites de ce récit. Nous n'en donnerons qu'un résumé succinct.

Le 25 août, le 2e bataillon attaque le Bois des Aulnes et subit de grosses pertes.

Le 26, toute la division reprend l'offensive ; le 1er bataillon exécute une brillante attaque sur Saint-Maurice et, le même jour, le 3e bataillon, après une série de déplacements qui ont mis les hommes à bout de souffle,

est attaqué par de fortes colonnes allemandes dans le Bois de la Grande Coinche. Il les contient héroïquement et ne se replie qu'à bout de cartouches. Quelques heures après, il contre-attaque avec le 71e bataillon de chasseurs et réussit à dégager deux batteries françaises qui, ne pouvant atteler sous le feu, allaient être prises.

Le 27, les 2e et 3e bataillons attaquent à la baïonnette le Bois de la Grande Pucelle, qu'ils ne peuvent enlever malgré la fougue de leur élan.

L'attaque est reprise le 28 par ces mêmes bataillons qui, cette fois, réussissent à atteindre la lisière Nord-Ouest du bois et s'y maintiennent.

Cette série de combats, du 24 août au 1er septembre, coûte au régiment 2 officiers et 85 hommes tués ; 9 officiers et 155 hommes blessés.

Journées d'héroïsme où les hommes exténués, mal ravitaillés, n'ayant que quelques boîtes de conserves distribuées parcimonieusement le soir à quelques coins de bois, sans pain, sans abri, harcèlent l'Allemand et le maintiennent, sans qu'il puisse avancer sur les hauteurs qui dominent la Mortagne, au Nord de Roville-aux-Chênes, tandis que plus au Nord, au Grand-Couronné de Nancy, le général de CASTELNAU lui inflige là une sanglante défaite.

Du 1er au 8 septembre, le régiment reste aux environs immédiats de Rambervillers, où il organise une position de deuxième ligne. Il y est copieusement « marmité » par des obus de très gros calibre qui lui font subir des pertes sévères ; un de ces obus, tombe dans la cour d'une maison, tue à lui seul 27 hommes, dans une section !

Dans l'après-midi du 6, on relève le 139e R.I., dans le bois d'Anglemont et à la ferme Méthendal.

L'ennemi n'avance plus, la bataille de la Marne a commencé.

Des bords de l'Ourcq, jusqu'à Verdun, l'immense front est en feu et le haut commandement allemand sent venir la défaite.

Devant le régiment, l'activité ennemie ne se manifeste plus que par le tir de son artillerie où le 210 domine. Les « gros noirs » arrosent inlassablement le bois que survolent déjà les avions ennemis.

De notre côté, des patrouilles audacieuses sont poussées chaque nuit en avant du front ; les renseignements qu'elles rapportent donnent la certitude que l'ennemi se terre devant nous.

Le 9 septembre, le régiment reprend le mouvement d'un vigoureux élan. La 11e compagnie entre dans Anglemont et s'y maintient jusqu'à ce que, les éléments de droite n'ayant pu progresser, elle reçoive l'ordre de se replier.

Elle le fait en excellent ordre, sous la protection de la section du sergent-major GRAND, dont le calme, le sang-froid et l'habileté manœuvrière sont particulièrement remarquables.

Le 10, avant le jour, sous une pluie battante, la 26e division est relevée par le 71e R.I. Le régiment va cantonner à Padoux, et, dans la nuit du 12 au 13, une nuit d'encre, sous une pluie diluvienne, il s'embarque en chemin de fer à Darnieulles.

LES COMBATS DANS L'OISE

Les trains qui emportent le régiment remontent dans le Nord-Ouest.

Dans les gares des grandes villes où l'on s'arrête, les gens viennent regarder curieusement ces soldats qui, revenant de la bataille, ont vu la mort en face, et, qui, pour le moment, le bidon en bandoulière, aussi gais et joyeux que si de rien n'était, se dirigent tranquillement vers le buffet en quête de l'indispensable « pinard ».

Le 14 septembre, on arrive à Creil.

Le train s'arrête en pleine voie aux abords de la gare que l'ennemi a évacuée depuis quelques jours à peine, et l'on débarque.

Les nouvelles sont bonnes ; l'ennemi, battu sur la Marne, est en retraite sur tout le front ; la poursuite commence.

La Ve armée s'est heurtée, le 14, à une résistance au Nord de l'Aisne.
Elle doit continuer son mouvement offensif en cherchant à déborder l'ennemi par sa droite, le 13e C.A. couvrant le flanc gauche de l'Armée.
Après avoir cantonné le 14 à Liancourt, le 15 à Lachelle, où l'on n'arrive qu'à 11 heures du soir, le régiment se dirige le 16 sur Coudun.
Grande halte près de Melicocq.
Au moment où l'on déguste les derniers quarts de « Jus » quelques 77 arrivent tout près des faisceaux, comme pour avertir de ce que l'ennemi n'est plus bien loin.
En effet, ses avions surveillent très activement nos mouvements.
La marche continue.
L'Oise est traversée au pont de Montmacq, et l'on arrive le soir à Saint-Légeraux-Bois, où l'on cantonne.

L'affaire de Carlepont

Le 17 au matin, parvenu à la lisière du bois d'Ourscamp, le 121e R.I. reçoit l'ordre d'attaquer le saillant Nord-Est du village de Carlepont et la ferme de la Bellourbe, prolongeant à droite l'attaque du 105e R.I.
A peine a-t-il débouché au bois qu'il est salué par une volée de balles. La fusillade ennemie augmente rapidement d'intensité et atteint une extrême violence.
Les 2e et 3e bataillons, pris sous un feu d'enfer qui leur fait subir des pertes sévères, parviennent à atteindre leurs objectifs et à s'installer au Nord de Carlepont, tandis que le 1er, qui s'est engagé dans le bois, est fusillé presque à bout portant par des feux venant de la direction des Cloyes.
Chaude affaire qui coûte au régiment 33 tués et 195 blessés.

La lutte dure toute la matinée et, dans la soirée, la pluie, qui tombe depuis l'aube, devient si torrentielle que le calme se rétablit peu à peu et devient enfin complet.
On en profite pour creuser quelques tranchées et se ravitailler en munitions.

Le 18, l'ordre arrive de se replier sur Tracy, mais, dès 5 heures, les Allemands contre-attaquent violemment Carlepont, qui est si vivement pressé que, pour n'être pas faits prisonniers, les hommes d'une section de la 11e compagnie doivent sauter par les fenêtres des maisons qu'ils occupent.
Le repli s'effectue en bon ordre, par échelons, comme à la manœuvre.
A la tombée de la nuit, le régiment se trouve à Ollencourt, où il cantonne.

Il en repart le 19 à une heure du matin et, toujours sous la pluie, traverse la forêt de l'Aigle, dont les chemins ne sont plus que des fondrières remplies de boue.
Marche des plus pénibles pour le régiment qui, depuis son arrivée dans l'Oise, n'a pas eu un moment d'arrêt, s'est déplacé tous les jours en livrant des combats sévères et meurtriers et, dont les hommes sont à l'extrême limite de leurs forces.
Ils font cependant preuve d'une énergie presque surhumaine.
Malgré la boue, il n'y a pas eu un traînard, et, dès le petit jour, tout le monde se retrouve au pont de Thourotte.
Les deux journées de combat à Carlepont nous ont coûté 1 officier et 37 hommes tués ; 3 officiers et 193 hommes blessés ; 4 disparus.

L'attaque sur Lassigny

La marche s'est poursuivie sur Annel. Des rafales d'obus, venant de la direction de Montigny, nous font subir quelques pertes et l'on cantonne le soir du 19 à Villers-sous-Coudun et Vandélicourt.

Le 20, le 13e C.A. reprend son mouvement offensif sur la région Belval-Lassigny, en direction générale de Guiscard.
Le 121e R.I. se porte à Mareuil et, dans la soirée, le 1er bataillon, en liaison avec le 105e R.I., attaque Plessier-de-Roye, qu'il enlève sans coup férir.

Le lendemain, le 2e bataillon attaque Lassigny et, grâce à une progression méthodique, arrive à 500 mètres

du village. Mais, le feu de l'ennemi est si intense qu'il doit s'arrêter et se cramponner au terrain en creusant hâtivement des tranchées dans la position couchée.

Du Plessier à Lassigny, le terrain à peine ondulé procure à l'ennemi un champ de tir idéal et tout mouvement dans les blés ou les hautes herbes attire instantanément une volée de balles.

Le 22, à 15h30, nouvelle attaque sur la station de Lassigny, exécutée par le 2e bataillon qui ne peut atteindre l'objectif et doit se clouer au sol, dans une situation peu enviable ; les hommes sont obligés de s'incruster dans la terre, sans pouvoir remuer, le mouvement le plus léger étant immédiatement salué par une vive fusillade.

Le 23, le 121e R.I. passe en réserve de division et le 1er bataillon se porte au parc du château du Plessier pour soutenir une attaque que doit exécuter le 105e R.I.

Le 24, pendant que le 105e R.I. attaque Lassigny, avec un soutien de trois compagnies du 1er bataillon, la grosse artillerie allemande bombarde violemment le château et le saillant du parc, face à Plessier.

Les pertes occasionnées par ce bombardement sont de 1 officier et 18 hommes tués et 12 soldats blessés.

On cantonne le soir à Canny pour aller le lendemain à la Ferme sans nom - Bois des Loges.

Les pertes du 20 au 25 septembre sont de 1 officier et 40 hommes tués ; 2 officiers et 71 hommes blessés ; 2 disparus.

LES COMBATS DE LA SOMME

Le 25 septembre, à 17h30, arrive l'ordre d'aller constituer une réserve générale d'armée.

Après une marche de nuit extrêmement pénible, l'état-major, les 1er et 3e bataillons arrivent à Roye, à 1 heure du matin. Le 2e bataillon reste à Lassigny, dans les tranchées qu'il a creusées sous la fusillade. Il demeurera éloigné du régiment jusqu'au 4 novembre.

Le 26 septembre, les deux bataillons, arrivés à Roye dans la nuit, participent à une attaque exécutée par la 39e division sur Gruny-Crémercy. Pris à partie par les mitrailleuses ennemies, sur l'immense glacis qui précède Gruny, le bataillon de tête doit s'arrêter et, là encore, se clouer au sol après être parvenu jusqu'à la ferme de l'Abbaye.

L'attaque sur Gruny est reprise le 27 septembre. Le 1er bataillon, qui tient depuis la veille la ferme de l'Abbaye, attaque avec décision. Voyant l'ennemi évacuer une de ses tranchées, la compagnie VIVIER (2e) s'élance à sa poursuite ; son ardeur l'entraîne dans la zone battue par notre propre artillerie ; elle éprouve des pertes sévères. Son élan est brisé, l'attaque échoue, il faut de nouveau stopper et s'enterrer.

Le 29, le 1er bataillon se porte sur Le Quesnoy-en-Santerre, par une nuit noire éclairée seulement par la lueur sinistre des incendies du Fresnoy qu'a allumé le tir de la grosse artillerie allemande ; le 3e bataillon occupe Parvillers. Nous voilà dans la vaste plaine du Santerre où, pendant l'été, les blés frissonnent à perte de vue. Dans cette mer de céréales surgissent, çà et là, quelques bouquets d'arbres, abritant des villages aux maisons de torchis. Il n'y a presque pas d'eau au fond des rares puits, dont la profondeur est pour tous un sujet d'étonnement. Le sol, desséché par le soleil, s'effrite en une poussière fine et ténue qui pénètre sous les vêtements et qui, après une pluie, colle comme de la glaise.

La défense de Parvillers

Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, une vive fusillade éclate vers Fresnoy que des éléments amis doivent abandonner. Le 1er bataillon, qui devait primitivement occuper Fresnoy, s'avance sur le village pour tenter une contre-attaque. Mais, faute de réserve en arrière, voyant le 92e R.I. se replier, il doit s'arrêter et rentrer à Parvillers. Bientôt une violente canonnade s'abat sur la sortie Sud du village, laissant présager une attaque allemande. Toutes les mesures sont prises pour y parer. Entre-temps, le village de La Chavatte, tenu par un bataillon du 92e R.I., est violemment attaqué ; le commandant du bataillon réclame des renforts. Les 4e et 12e compagnies du 121e R.I. lui sont envoyées.

A 5h30, le colonel reçoit l'ordre d'attaquer Fresnoy, avec les troupes qui lui restent, soit un bataillon et demi. Le 1er bataillon se porte à l'attaque de Fresnoy et parvient à s'approcher à très courte distance de la lisière ; les Allemands, pendant ce temps, font un très gros effort sur Fouquescourt et La Chavatte ; le colonel reçoit, quant à lui, l'ordre de se tenir prêt à soutenir les garnisons de ces deux localités, suivant les nécessités du moment. Il suspend l'attaque sur Fresnoy, tandis que la situation devient de plus en plus critique à La Chavatte. Le commandant BASTIANI, du 92e R.I., qui défend le village, réclame des munitions. Un caisson lui est envoyé et, sous les balles et les obus, dans ce terrain désespérément plat, réussit grâce à l'énergie et à la bravoure des conducteurs, à accomplir sa mission. La canonnade fait rage sur le malheureux village et l'on sent que les Allemands vont faire un gros effort pour s'en emparer. Parvillers est aussi fort maltraité par l'artillerie ennemie. A 15h15, le commandant, qui est à La Chavatte, réclame encore des secours. Le colonel lui envoie deux compagnies du 130e R.I. qui ont été mises à sa disposition. La petite garnison fait des prodiges de valeur, le capitaine ENTZ fait admirer sa bravoure et son sang-froid, mais, après deux jours d'une lutte acharnée, qui a coûté à l'ennemi des pertes terribles, et malgré l'héroïsme des défenseurs, La Chavatte est enlevée par les Allemands dans la nuit du 1er au 2 octobre, après des assauts constamment et furieusement renouvelés. Parvillers passe en première ligne.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, un événement se produit, et, qui aura des conséquences les plus funestes pour la défense de Parvillers.

Damery est évacué par les troupes qui l'occupent.

Le 5, au petit jour, la 4e compagnie, envoyée en reconnaissance sur Damery, la trouve vide d'Allemands. Très isolée, et ne pouvant être maintenue, elle rentre à Parvillers. Le colonel fait compléter la défense en la renforçant dans la direction de Damery. Le bombardement redouble et, dans l'après-midi du 5, l'artillerie achève la destruction de ce qui reste du village.

Sous le souffle des explosions, les maisons en torchis s'écroulent comme des châteaux de cartes.

Le soir, un cycliste ennemi, porteur de l'ordre de bombardement de Parvillers, est pris par une de nos patrouilles.

Le 6 octobre, à 6 heures du matin, commence un marmitage encore plus intense que les jours précédents. Bientôt de très violentes attaques se produisent sur nos tranchées. De fortes colonnes allemandes, précédées de tirailleurs au coude à coude, marchent sur le village, qui se trouve toute la matinée dans une nappe de balles. Les liaisons sont presque impossibles.

A 10h30, l'attaque redouble de violence ; la 4e compagnie, envoyée vers le Sud, arrête les Allemands, qui cherchent visiblement à encercler le village. Vers le Nord, une compagnie, très bombardée, veut éviter des pertes en se déplaçant très légèrement. Ce mouvement crée un trou dans notre ligne de défense et le commandant du Front Est croit devoir prendre l'initiative de reporter son bataillon en arrière. Aussitôt informé de ce fait, le colonel cherche à reporter le bataillon sur sa première position. Mais, le feu est tel que les communications sont à peu près impossibles. Un contre-ordre donné dans ces conditions peut occasionner un désastre. Il est prescrit aux bataillons de se reporter sur Folies. La retraite se fait par échelons, sous un feu d'enfer, dans le meilleur ordre. Le lieutenant Clerc, de la 3e compagnie, debout sur la tranchée, un mousqueton à la main, fait le coup de feu au milieu de ses hommes ; il tombe mortellement frappé.

Les combats de Parvillers ont coûté au régiment, en officiers, 3 tués, 1 blessé et pour la troupe 90 blessés, 328 tués et disparus.

Dés l'arrivée à Folies, on travaille hâtivement à organiser le terrain entre Folies et Rouvroy.

Le 7, le régiment appuie une attaque de la 138e brigade ; la 2e compagnie, arrivant dans une tranchée située à la sortie Sud du Quesnoy, surprend et passe à la baïonnette la garnison allemande qui l'occupe.

Du 7 au 13, séjour sur les positions, sous le bombardement toujours très copieux de l'artillerie allemande.

Le 15 octobre, après relève, les deux bataillons cantonnent à Conchy-les-Pots, en réserve générale du corps d'Armée ; ils retrouvent, à La Poste, le 2e bataillon qui est là en réserve de division.

Opérations du 2e bataillon devant Lassigny

Le drapeau du 6e poméranien

Nous avons laissé ce bataillon le 25 septembre dans les tranchées creusées sous le feu devant Lassigny. Il y reste jusqu'au 30 septembre, puis, tantôt en première ligne, tantôt en réserve, participe à des attaques dans la région de Tilloloy et du Bois des Loges.

En liaison avec le 98e R.I., il prend une part brillante à la défense de cet important point d'appui pour la conquête duquel l'ennemi a fait anéantir plus de deux régiments.

Le bataillon est en ligne depuis le 7 octobre, sur la position des Loges, où, le 8 octobre vers 20 heures, il brise, par son feu, une forte attaque allemande.

Le 11, à 5 heures, au moment où le capitaine commandant la 8e compagnie visite ses tranchées, il lui est rendu compte de ce qu'on a entendu du bruit et des appels suspects au cours de la nuit.

Profitant de ce que le brouillard est intense, il donne l'ordre au chef de la 4e section, d'une part, de pousser une patrouille dans la direction des tranchées allemandes pour déterminer l'origine de ces bruits, d'autre part, de couvrir l'exécution d'un réseau...

Le sergent MARIN (tué en novembre à Nordschoote), le caporal JOANNIN (tué en 1918 à Vaux) et le soldat ARNAUD (tué le 18 octobre 1914 devant Beuvraignes) sont désignés pour exécuter la patrouille.

Après avoir parcouru 200 mètres, le sergent MARIN se rend compte de ce que les bruits et appels entendus pendant la nuit proviennent de nombreux blessés ennemis gisant parmi les morts. Il fait rentrer sa patrouille (6 heures), rend compte à son capitaine et obtient de lui l'autorisation d'aller chercher des blessés. Il repart aussitôt avec sa petite troupe, à laquelle se joignent le caporal VERGASSON et le soldat DUTERTRE. Quelques instants plus tard trois blessés sont ramenés dans les tranchées tandis que MARIN, JOANNIN et ARNAUD poussent plus avant. A ce moment, le brouillard se dissipe ; des coups de fusil de plus en plus nourris partent des tranchées allemandes établies au Sud de la rue de l'Abbaye et au Sud-Ouest de Crapeaumesnil. Ce qui oblige les trois hommes à se coucher à plat ventre d'abord, puis à rétrograder par bonds successifs. A ce moment, JOANNIN aperçoit un nouveau blessé à côté d'un groupe de cadavres. Ensuite, à quelques pas, une longue tige noire, qui attire son attention, et, qu'il reconnaît bientôt comme étant la hampe d'un drapeau. Avec l'aide d'ARNAUD, JOANNIN, qui est d'une force peu commune (il est boxeur de profession), charge le blessé sur ses épaules, prend le drapeau de la main droite et repart dans la direction de ses tranchées, poursuivi par les coups de feu des tireurs allemands.

Le lendemain, convoqué au quartier général, JOANNIN reçoit la Médaille Militaire des mains du général de CASTELNAU. Quelques jours plus tard, le *Journal Officiel* publiait la distinction accordée à JOANNIN avec la mention : « A pris un drapeau à l'ennemi. » Ce drapeau est celui du 6e poméranien ; il est à ce jour entreposé aux invalides.

Le 18, le bataillon BARANGER (2e) attaque Beuvraignes et y prend pied. Il y est relevé par le 92e R.I. et rentre à Conchy, puis rejoint le régiment.

Jusqu'au 11 novembre, à part quelques déplacements latéraux sur Fescamps et Bus au moment de l'attaque du 4e Corps sur Andechy, le régiment reste pendant le jour dans le bois à l'Ouest de La Poste et revient chaque soir cantonner à Conchy-les-Pots (1er et 3e bataillon) et Boulogne-la-Grasse (2e bataillon).

Le 11 novembre, il est brusquement alerté vers 1 heure du matin ; il se rend à Montdidier, où il doit se présenter à partir de 6h30.

LA BELGIQUE

Vilain temps de novembre sur la route de Conchy à Montdidier. Le quart de jus, à l'arrivée, vient à propos réchauffer les hommes obligés de stationner en battant la semelle avant l'embarquement. En chemin de fer, par Amiens et Hazebrouck, le régiment gagne Cassel, où il débarque pour ré-embarquer, en camions automobiles, cette fois.

On en conclut que cela doit « chauffer » quelque part.

Le voyage est lugubre ; la bise fait rage et hurle dans les grands peupliers qu'elle secoue furieusement tout le long de la route.

Le froid est très vif, on a l'onglée et des glaçons aux moustaches.

On arrive enfin, et le 12 novembre, tout le régiment se trouve rassemblé à la lisière d'Ost-Vleteren, petit village situé à 15 kilomètres au Sud-Ouest de Dixmude.

Les combat de Drie-Grachten

Le 121e R.I., mis à la disposition du général commandant la 38e division, doit attaquer, au Sud du pont de Drie-Grachten, les éléments ennemis qui ont traversé le canal, et, les rejeter sur l'autre rive.

Le 2e bataillon est désigné pour exécuter l'attaque ; il sera soutenu par le 1er, le 3e restant en réserve à Reninghe.

A 20 heures, le bataillon BARANGER (2e) commence son mouvement. Il vient de dépasser Nordschoote quand, par la nuit noire, arrive un officier de l'état-major de la 38e division porteur du contrordre.

A 1 heure du matin, ordre est donné de reprendre l'attaque. Dans une pauvre baraque, où gisent, pêle-mêle, officiers et soldats, le colonel DUBOIS, commandant la brigade, donne ses dernières instructions.

La plaine étant complètement inondée et coupée de profonds canaux, il est décidé que le bataillon BARANGER (2e) se portera en avant, par la route, et se rabattra, ensuite, par un à-droite, sur les tranchées ennemies qu'il prendra ainsi d'enfilade. Le bataillon NICOLAS (1er) doit suivre de très près le 2e et l'appuyer en cas de besoin. Il est ainsi fait et, à 5 heures, le chef de bataillon fait connaître au colonel que tous les objectifs sont atteints ; il lui envoie des prisonniers des 210e et 212e régiments d'infanterie allemands.

Pendant toute la journée du 13, les ébauches de tranchées, occupées par le régiment, sont furieusement bombardées. L'existence y est sévère. Il n'est pas possible de creuser pour s'enterrer, car on se trouve au niveau du canal. Tout ravitaillement de jour est interdit par le feu de l'ennemi. Dans l'immense plaine, qui s'étend à perte de vue, et, de nuit, les routes, en dehors desquelles il est impossible de circuler, sont copieusement et systématiquement arrosées par des fusants.

Toutefois, le travail continue sans arrêt. Les tranchées, qui s'éboulent constamment, sont refaites et renforcées ; les patrouilles les plus diverses composées de Sénégalais, de zouaves, de tirailleurs, de chasseurs d'Afrique, de hussards ; tous ceux qui ont été appelés en hâte pour arrêter la ruée boche sur l'Yser, sont là.

Le 16 au matin, le régiment est relevé et le général commandant la 38e division adresse au colonel la lettre suivante : *« Le général commandant la 38e division a fait sienne toutes les propositions de récompense (avancement, Légion d'honneur, Médaille militaire, citations) adressées par le colonel commandant le 121e R.I. et les a chaudement appuyées. Il ne veut pas faire d'ordre d'adieu à ce beau régiment pour ne pas ébruiter son départ, mais il prie le colonel d'accepter pour lui et pour tout son régiment ses plus chaudes félicitations pour leur entrain et leur intelligence au feu et ses plus affectueuses sympathies. »*

Merci.

Signé : DE BOYER.

Vers 14 heures, on arrive à Vlamertinghe, tout encombré de troupes : une vraie foire.

Dans l'unique rue du village défilent, sans arrêt, une suite ininterrompue de véhicules de tous modèles : fourgons, autos de liaison, autos sanitaires, fourragères, cuisines roulantes, voitures de compagnies ; le tout, dans un vacarme de roues, d'appel de klaxons et de sirènes, de cris et de coups de fouet.

Il faut se faufiler, profiter, pour passer, des rares intervalles entre les voitures, et la circulation est d'une lenteur désespérante. Le major du cantonnement ne sait où donner de la tête pour loger tout ce monde. Il est fort empêtré pour affecter une zone de cantonnement à chaque élément.

Finalement, un bataillon bivouaque à la sortie du village, alors que deux autres s'installent, aussi mal que possible, au cantonnement bivouac.

Le lendemain, le bataillon DELÉVAQUE (3e) relève des éléments de la 31e division dans les tranchées pleines de boue de Poelcapelle ; un vilain coin, où les marmites tombent en avalanche.

Le 19, le bataillon NICOLAS (1er) va cantonner à Ypres dans les casemates. Rassemblés dans deux immenses pièces, où achèvent de brûler des débris de poutres et d'ameublements ; couchés à même le sol, dans les plâtras et les décombres ; voisinant avec des civils : femmes, vieillards et enfants, venus s'abriter dans ce dernier refuge d'une ville en flammes, les hommes du bataillon passent une nuit dont la vision sinistre restera gravée dans leur souvenir.

Le bois du Polygone

Le 20, les 1er et 2e bataillons relèvent deux bataillons de la 43e division au Bois du Polygone, à 8 kilomètres à l'Est d'Ypres.

Dure relève !

La route, sauf l'étroite partie empierrée de la chaussée, est transformée en un véritable cloaque. Près du bois, le sol est parsemé de trous d'obus dans lesquels on tombe, car la nuit est d'un noir d'encre ; on y marche en aveugles. A chaque instant, on butte dans des cadavres d'hommes et de chevaux que les troupes anglaises n'ont pas eu le temps d'enterrer et qui gisent, de-ci de-là, sur un sol jonché de débris, parsemé de trous d'obus et labouré par les projectiles.

La relève dure toute la nuit ; on arrive en première ligne. Là, il y a des tranchées, mais les boyaux sont à peine tracés et ceux qui existent sont remplis d'eau.

Le Boche est à une distance variant de 30 à 100 mètres. Il interdit, par son feu, toute circulation de jour.

Bien qu'on lui rende la pareille, la situation n'en est pas améliorée.

On ne fait qu'un repas par jour, complètement exempt de légumes et composé uniquement de viande que les poilus font griller, à même la tranchée, sur un feu de branches de sapin coupées par le tir de l'ennemi, qui se charge de nous procurer le combustible en abondance.

Le 22, le 3e bataillon, relevé de Poelcapelle, arrive à son tour dans le secteur.

Bientôt, il devient évident que le Boche réalise des galeries de mine et s'avance en sape vers la 4e compagnie.

Des travaux de contre-mine sont aussitôt entrepris.

Le 29 novembre, nous faisons très proprement sauter la galerie allemande. L'existence reste très active ; de nombreuses patrouilles sont envoyées par le 2e bataillon pour explorer le terrain en avant.

Sans trêve, on refait les tranchées ; on aménage les boyaux, et, la nuit suivante, tout s'écroule. L'eau, qui suinte de toutes parts, a transformé le boyau en rivière ; tout est à recommencer à côté.

Le tir de l'ennemi est très précis et cause chaque jour des pertes.

Le régime des « *minen* » commence, ils n'ont pas encore la taille de ceux que nous connaissons plus tard, mais il faut déjà prendre des précautions pour s'en garer et l'on n'y réussit pas toujours.

Les hommes, fermes et résolus, font preuve, dans ces dures journées, non seulement d'une splendide endurance, mais aussi, comme il est de tradition au régiment, d'un héroïsme simple et qui s'ignore.

La relève arrive et, le 1er décembre, les bataillons, quittant sans regrets les tranchées du Bois du Polygone, viennent cantonner à Poperinghe.

Les 20 kilomètres que représente l'étape sont pénibles.

Depuis longtemps on ne s'est pas déchaussé. Les pieds ont macéré et sont endoloris, la chaussure mouillée comprime douloureusement les chairs et les braves poilus marchent sur des épingles.

On repasse par Ypres qui continue de brûler.

Les merveilleuses halles ne sont plus qu'un amas de décombres. Seuls quelques pans de murs se détachent, sur le ciel embrasé par les lueurs de l'incendie, la fine dentelure de leurs pierres.

Sans qu'il n'y ait de traînards, on arrive à Poperinghe bondé de troupes et où l'installation au cantonnement est des plus laborieuses.

Nettoyage, repos et, quelques heures plus tard, les poilus amusés baguenaudent devant les devantures.

Les pertes pendant les combats de Belgique sont de 1 officier et 40 hommes tués et 2 officiers et 44 hommes blessés.

LA DEUXIEME PÉRIODE DE LA MARNE

Le secteur de Guerbigny

Trois jours après, le régiment s'embarque, et, du 7 au 23 décembre, cantonne à Francières, petit village situé à 4 kilomètres au Nord-Est d'Estrées-Saint-Denis.

Il y est fort bien reçu par les habitants empressés à procurer aux hommes le plus de bien-être possible. Les légumes, qui manquaient tant en Belgique, sont fournis abondamment par les braves gens de l'endroit ; l'ordinaire redevient succulent ; l'habillement, que quatre mois de campagne ont mis dans un état lamentable, est en partie renouvelé ; curieusement regardés par tout le monde, les premiers uniformes bleus horizon font leur apparition.

Toutefois, cette inactivité ne peut durer, et, le 27, les 1er et 2e bataillons relèvent le 102e R.I. à Armancourt et à L'Echelle-Saint-Aurin, Le 3e restant en réserve de brigade à Guerbigny.

1915

Les hommes regardent, amusés, ces premières tranchées organisées, les créneaux savamment orientés, les abris sous le parapet, les premières « cagnas », encore bien primitives et fort sommairement installées.

Ce n'est pas du dernier confort, mais c'est tout de même mieux qu'au Bois du Polygone. Une nouvelle existence, plus stable, plus réglée, commence pour le régiment.

Les relèves sont régulières. Chacun des bataillons, en revenant à son tour en réserve à Guerbigny, retrouve une installation commune ; c'est pour chaque section le même cantonnement, pour chaque compagnie la même cuisine, le même bureau, la même place de rassemblement.

L'installation se perfectionne jusqu'à devenir confortable.

En ligne, l'activité demeure fébrile pour améliorer la défense du secteur ; augmenter les voies de communication ; créer des abris et placer des réseaux.

On patrouille aussi beaucoup, tant pour déterminer la position exacte de l'ennemi, que pour se maintenir en forme ; cette période de stabilisation prendra bien fin d'ici quelques jours, et tous espèrent reprendre à bref délai des opérations actives.

Le tracé des ouvrages est remanié, d'abord, hâtivement, sans but tactique autre que de maintenir la situation en fin de combat ; ensuite, pour consolider la possession du terrain occupé après les fluctuations de la bataille.

Tout au contraire, les nouveaux ouvrages, que l'on construit, répondent à un but bien précis ; ils sont organisés selon toutes les règles de l'art.

Le Boche, en face, est remuant et ne nous laisse pas travailler sans intervenir ; son artillerie est active et les deux villages du secteur écopent ferme, surtout L'Echelle, où il ne fait guère bon flâner l'après-midi dans les rues.

Dans la nuit du 9 au 10 mars, Marquivillers et Armancourt sont passés au 317e R.I. et le régiment va relever le 41e R.I.C. devant Andechy.

Ce nouveau secteur est plus difficile et plus délicat ; il présente deux points de friction assez dangereux : l'ouvrage C-1, où les lignes adverses ne sont espacées que de 80 mètres, et, le Bois du Mauvais Accueil, dont le nom résume bien tout l'agrément du lieu.

En C-1, des travaux de contre-mine, commencés par les coloniaux, sont activement poussés. Au Bois du Mauvais Accueil démarre un travail de refoulement méthodique des patrouilles allemandes.

Le résultat désiré est atteint, après quelques échauffourées, où, les gars du 121e R.I., très combattifs et très ardents, dominent nettement l'adversaire et où ils prennent sans conteste la supériorité morale.

Le terrain, ainsi conquis, est maîtrisé par des travaux rapidement exécutés. Le Bois du Mauvais Accueil devient moins inhospitalier.

Il semble que l'activité ennemie se ralentisse sur tout le front et le commandant juge indispensable de faire des prisonniers pour être renseigné sur ses intentions.

Dans la nuit du 2 au 3 avril, trois coups de main sont tentés, l'un sur le poste allemand en avant de C-1 ; l'autre sur la partie Est du Bois du Mauvais Accueil et le 3e, dans le Bois de L'Échelle, en liaison avec le 9e régiment de tirailleurs.

En ces trois points, les détachements sont reçus à coups de fusil, sans que l'on puisse faire un prisonnier. Chacune des nuits suivantes, à des endroits différents, des tentatives sont renouvelées, toujours sans résultat. Le sous-lieutenant RION va jusque dans le poste allemand, qui est en avant de C-1. Il constate qu'il est inoccupé.

Inlassablement, des embuscades sont tendues, en même temps qu'il est profité de l'avance réalisée pour porter nos lignes en avant dans le bois.

Tant de constance doit être récompensée. A la fin du mois, on capture, enfin, le prisonnier si impatiemment désiré.

Le 10 juin, le sous-lieutenant CLUZEL conduit une reconnaissance audacieuse, jusqu'au contact des tranchées ennemies, où il tue un Allemand de sa main, tandis que le sergent MOURDON, quoique blessé, continue le coup de feu comme si de rien n'était.

L'existence de secteur demeure active ; l'organisation du château de L'Échelle est très activement poussée ; l'échelonnement en profondeur, destiné à décongestionner la première ligne, se réalise ; il y a des lignes de soutien, des réduits, des centres de résistance.

Et, pour réaliser cette répartition des forces en profondeur, que d'abris il faut construire !

Le soir, dans les hautes herbes, les corvées vont, viennent, portant de lourds rondins, des « planches de ciel », des « bois de galerie » que réclament inlassablement les pionniers attelés à la besogne.

Le 19 août, les travaux sont interrompus. Il est enjoint de pousser les lignes en avant de façon à être prêts à sauter à la gorge de l'adversaire, quand l'ordre en sera donné.

C'est la bataille de Champagne qui se prépare.

On reprend la pelle et la pioche ; le bataillon de Guerbigny vient en ligne, chaque soir, s'atteler à la besogne, fort rude car le terrain est dur.

Plus on avance, et plus la lutte à la bombe et à la grenade devient active.

De jour, on évacue les ouvrages en n'y laissant que quelques mitrailleurs soutenus par des grenadiers.

La nuit, la tâche reprend. On avance en creusant, salués à chaque instant par des rafales de mitrailleuses ou des volées de *minenwerfer*.

Au début de septembre, sur tout son front, le régiment est à 150 mètres des tranchées ennemies et l'on ouvre des sapes qui seront l'amorce d'une parallèle de départ.

Enfin ! On va attaquer !

Brusquement, le 19, le régiment est relevé et va cantonner à Bus, Rollot et Guerbigny.

Ce n'est pas sans regrets que l'on quitte ce secteur où l'on a donné tant d'efforts, mais qui est devenu familier ; où l'on connaît chaque abri, chaque tranchée, chaque piste ; mais aussi, ce coquet moulin de L'Échelle, si joli au printemps, et encore, l'Avre poissonneuse, où l'on prenait de si belles fritures et des bains rafraîchissants. Et puis, aussi, quelques-uns des camarades tombés, sont là, qui dorment leur dernier sommeil dans le petit cimetière militaire, au bas de la colline, près de la rivière aux rives verdoyantes.

Pendant quelques jours, le régiment occupe le secteur de Tilloloy, prêt à participer à une attaque qui est décommandée à la toute dernière heure.

Relevé à nouveau, il cantonne pendant trois jours à Pierrepont (8 kilomètres au Nord de Montdidier) et se retrouve en ligne au début d'octobre, à la lisière bien connue du Bois des Loges. Secteur très calme, agréable et boisé, où le régiment ne fait d'ailleurs que passer.

Dans les premiers jours de novembre, il appuie sur sa gauche pour occuper le secteur de Dancourt-Popincourt.

Et, c'est de nouveau la plaine, avec toute la monotonie de son horizon, l'inconsistance de son sol qui croule aux moindres averses et se transforme alors en mortier visqueux qui colle aux semelles. C'est à nouveau l'impossibilité de circuler de jour, en dehors des boyaux ; le travail incessant, autant que monotone, de réfection et de remise en état.

Combien l'on regrette le secteur de Guerbigny, malgré le Bois Mauvais accueil.

Un mois passe.

Le 38e R.I. vient relever le régiment, qui va d'abord cantonner dans la région au Sud-Est de Montdidier, puis dans l'Oise, au camp de Crève-cœur-le-Grand, jusqu'à la deuxième quinzaine de janvier.

1916

Période très dure d'instruction, d'exercices et de manœuvres.

Les cantonnements sont fort loin des terrains où l'on travaille ; on part avant le jour, pour ne revenir qu'à la nuit tombée et, en plein mois de janvier, par un froid sibérien, on n'apprécie que médiocrement les charmes d'un pique-nique journalier, sur la terre gelée et dans la bise qui cingle.

Toutefois, la manœuvre est intéressante ; ce sont de nouvelles méthodes d'attaque, de liaison avec l'artillerie et l'aviation, toutes les nouveautés qu'ont fait éclore treize mois de guerre dans les tranchées. Le régiment en revient dans une forme superbe.

Dans la nuit du 16 au 17 janvier, il va occuper le secteur de la rive droite de l'Oise, la ferme de L'Écouvillon, La Carmoy, la ferme d'Attiche, La Poste et Ribécourt.

Secteur des plus calmes, sauf au poste François, où tombent quelques *minen*.

Les bataillons se relèvent normalement et les bons poilus du 121e R.I. reprennent leur besogne de terrassiers, car le secteur est vaste et son organisation est loin d'être achevée.

La ligne des soutiens est à faire de toutes pièces, celle des réduits est à peine piquetée.

VERDUN - MARS 1916

Maintenu dans le secteur de Ribécourt, le régiment continue ses travaux, en attendant son tour de relève par des éléments du 2e corps colonial, quand, le 20 février, appuyée par une action d'artillerie formidable, se déclenche, à l'improviste, la grande ruée allemande sur Verdun.

L'heure est grave et la situation critique.

En hâte, le haut commandement français dirige sur Verdun les grandes unités immédiatement disponibles ; à ce titre, la 26e division est, dès le début, appelée à la rescousse.

Relevé le 23 février par le régiment étranger de la division marocaine, le 121e R.I. s'embarque en chemin de fer le 25 février à Verberie.

Il débarque dans la nuit du 26 au 27 à Valmy et Sainte-Menehould, et, après deux étapes exécutées de nuit, pour masquer son mouvement aux investigations des avions ennemis, il s'installe au bivouac, le 1er mars, dans la Forêt de Hesse, aux abords de la ferme de Verrières.

Dès son arrivée, une rude tâche l'attend. Il s'agit d'organiser, en hâte, le Bois d'Esnes, pour constituer une position de repli derrière les organisations du Bois de Malancourt ; lieux qui peuvent, d'un moment à l'autre, tomber aux mains de l'ennemi.

Au bout de quelques jours, la tâche devient plus rude et plus dangereuse. Les chantiers ont été repérés ; des bombardements systématiques, en obus de très gros calibre, viennent, à chaque instant, en de violentes rafales, s'abattre sur les travailleurs, et, les surprendre. De jour, les avions survolent le bois et lancent des bombes sur eux. Il en résulte des pertes journalières assez sévères, mais qui ne diminuent en rien la bonne humeur des hommes et leur ardeur au travail.

Le 6 mars, le lieutenant-colonel BOURG, qui succède au colonel THABUCCO, prend le commandement du régiment et la direction des travaux du point d'appui du Bois d'Esnes. Les travaux continuent de la sorte jusqu'au 15 mars.

Entre temps, l'ennemi, qui, jusqu'au 6 mars, n'avait manifesté son activité sur la rive gauche de la Meuse que par de formidables bombardements, se lance brusquement à l'attaque du village de Forges, et, passant le ruisseau de Forges, réussit à s'établir sur la côte de l'Oie et dans le bois des Corbeaux, menaçant ainsi la hauteur du Mort-Homme, dont la possession est capitale pour la défense de Verdun.

C'est à la suite de cette affaire que nos camarades du 92e R.I. ont exécuté cette héroïque et glorieuse contre-

attaque qui reste célèbre dans les annales de la 26e division ; fait relaté au *Bulletin des Armées*.

Le 16 mars, le régiment quitte le Bois d'Esnes, pour aller à son tour en première ligne. Le 2e bataillon tient Béthincourt et ses avancées ; le 1er occupe une ligne d'ouvrages fermés situés sur la crête, au Sud du ruisseau de Forges, pendant que le 3e reste à Esnes, en réserve de brigade. La position occupée est établie sur un terrain complètement dénudé et fort bien vu des observatoires allemands. Il n'y a pas de boyaux vers l'arrière ; tout mouvement est absolument impossible de jour, même pour les isolés. Des pentes Ouest du Mort-Homme, les Allemands tiennent sous les feux de leurs mitrailleuses toute la zone arrière de la position et, à très courte distance, la route d'Esnes à Bethincourt, soit, l'unique voie de communication vers l'arrière. Béthincourt, copieusement bombardé, n'est plus qu'un chaos de ruines. Les ouvrages d'Alsace, de Lorraine et des Serbes, sont soumis à des forts bombardements intermittents, mais fort sévères, qui causent des pertes journalières.

La compagnie LIOTARD (2e), accrochée aux flancs du Mort-Homme, dans un boyau inachevé, insuffisamment profond et dépourvu de tout abri, perd, en une seule journée, plus de 40 hommes, du fait du bombardement.

L'existence est rude pour tous.

Il ne faut pas songer à allumer du feu pour réchauffer les aliments, car, à la moindre fumée, les « gros noirs » arrivent en rafales.

Le ravitaillement est des plus ardu.

Systématiquement, pendant toute la nuit, sans arrêt, les canons ennemis arrosent de projectiles la zone immédiatement en arrière des positions occupées, et les cuistots et ravitailleurs doivent, dans la nuit noire, louvoyer, faire des mouvements latéraux, des zigzags et de nombreux plats-ventres.

Ils perdent la direction, errent dans la nuit, harassés, fourbus, et sont obligés d'attendre les premières et faibles lueurs de l'aube pour s'orienter et gagner en hâte l'emplacement de leur compagnie.

Et, chaque nuit, environnés par les éclatements, soumis au tir des mitrailleuses, chargés comme des bêtes de somme, ils repartent sans se plaindre à leur dure et périlleuse corvée. Besogne ingrate et sans gloire, toute de dévouement, d'abnégation et d'héroïque camaraderie !

Quelque fois, après avoir bien tourné et virevolté dans la nuit, on vient tomber sur le Boche ! Deux ravitailleurs de la 8e compagnie, les soldats LAURENCON et FOREST, lourdement chargé ; après avoir longtemps louvoyé, de-ci de-là, perdent la direction et arrivent près d'un réseau en avant duquel ils aperçoivent deux formes indistinctes. Ils appellent ; on leur répond : « *Halt ! Wer da ?* » Situation désagréable. Les deux poilus n'ont pas d'arme et il faut agir vite. Sans hésiter, déposant leur fardeau, ils sautent sur les deux Boches, les terrassent et les assomment, puis, reprenant leurs provisions, repartent en arrière emportant comme trophée le fusil de l'un des Boches et la capote de l'autre. Ils réussissent à rallier leur compagnie.

Le 20 mars, après un bombardement d'une violence inouïe, les Allemands attaquent et enlèvent, sans coup férir, les organisations du Bois de Malancourt tenues par deux régiments de la 29e division ; cherchant en cela à tourner par le Sud et l'Ouest la cote 304, éperon d'une importance capitale pour la défense de Verdun, sur la rive gauche de la Meuse.

Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, le 3e bataillon se trouve à Esnes. Là, il reçoit l'ordre de se porter, en même temps que deux compagnies du 141e R.I., sur le Bois de Malancourt, et, de contre-attaquer l'ennemi pour l'empêcher de déboucher du bois.

Traversant sans broncher un barrage impressionnant d'obus de gros calibre, le bataillon arrive à la lisière du Bois de Malancourt, et, alors que tout d'abord arrêté par notre réseau de fil de fer, réussit à se frayer des passages à la cisaille et à refouler, ensuite, progressivement, les Allemands à l'intérieur du bois.

Le capitaine Le FERVAL, les lieutenants CHABROLET et La CHAUME se distinguent tout particulièrement par leur sang-froid, leur présence d'esprit et de décision.

Ramené, par ordre, un peu en arrière, le bataillon s'organise immédiatement face à la lisière du Bois de Malancourt.

Le 22, il brise net, par son feu, une très violente attaque allemande qui débouche à la lisière Est, et qui a pour objectif la cote 304. Refoulés énergiquement, les Boches refluent en désordre, laissant plus de 300 cadavres sur le terrain. Grâce à l'énergie des braves du 3e bataillon, la cote 304 est sauvée et le danger d'encercllement, qui pèse sur les camarades de Bethincourt, est pour le moment conjuré.

Le 27 mars, le régiment est relevé, à Béthincourt et dans les ouvrages au Sud du ruisseau de Forges, par le 37e R.I.

Par bataillons successifs, il vient bivouaquer dans le Bois de Verrières, ensuite, il est embarqué en autocamions et conduit dans la région de Saint-Dizier.

Il vient de passer un long mois dans des conditions très dures ; travaillant de jour, comme de nuit, subissant des bombardements extrêmement violents. D'autant plus, ceux qui concernent les bataillons de Béthincourt, des ouvrages d'Alsace, de Lorraine et des Serbes, qui ont vécu constamment sous la menace de l'encerclement complet, auquel cas où l'ennemi eût pu s'emparer de la cote 304. Éventualité qui, sans la magnifique résistance du 3e bataillon, se serait produite le 22 mars. Aussi la relève et la détente qui la suit sont-elles particulièrement appréciées. La région, où cantonne le régiment est très pittoresque. Beaucoup d'arbres fruitiers en fleurs, beaucoup de légumes, beaucoup d'eau, toutes choses appréciables, après un long mois passé sans avoir pu, une seule fois, vaquer aux soins de propreté corporelle.

Dans les cantonnements vastes et commodes de cette région agricole, sont fort bien reçus par les habitants, les poilus du 121e R.I. qui ont tôt fait d'oublier les heures tragiques vécues dans l'enfer de Verdun.

La période passée à Verdun coûte au régiment 1 officier et 56 hommes tués et 5 officiers et 248 hommes blessés.

LE SECTEUR DE BIMONT

Le 4 avril, le régiment est embarqué en chemin de fer.

Le lendemain il débarque à Estrées-Saint-Denis, pour cantonner à Estrées, Moyvillers et Bailleul.

Dès l'installation au cantonnement terminée, le travail est activement repris, tant pour revoir et perfectionner l'instruction, que pour réparer et remettre en ordre le matériel de toute nature.

Dans cette riche région de l'Oise, en plein printemps, par un temps superbe, le 121e R.I. achève de se remettre des fatigues de son séjour à Verdun.

Des renforts lui arrivent pour combler les vides qui se sont produits dans ses rangs. Dès le 15 avril, il est dans une forme superbe et de nouveau disponible pour donner l'effort qui lui sera demandé.

Le 24 avril, après deux étapes, joyeusement enlevées, il vient occuper le secteur de Bimont, entre le ravin de Puisaleine et Tracy-le-Val. Le secteur, boisé dans la partie Ouest ; il est assez découvert dans la partie Est. Son organisation, quoique incomplètement terminée, est déjà fort solide. L'ennemi est assez calme et ne manifeste son activité que par des bombardements dirigés surtout sur les tranchées de première ligne, et, exécutés presque exclusivement par des *minenwerfer* de très gros calibre.

Les torpilles tombent en grand nombre.

Il y en a de tous les modèles, depuis le « seau à charbon », jusqu'au grand « maous » de 240, sans oublier le « panier à salade », lequel contient cinq bombes, d'un calibre encore respectable, et qui éclatent successivement avec un vacarme effroyable.

Par bonheur, l'ennemi exécute ses bombardements par tranches successives et bien définies, tantôt au saillant des Rosettes, tantôt aux abords de la redoute des zouaves, tantôt au Champignon, et, enfin, dans la région des carrières Mingasson. De sorte qu'il est relativement facile de s'en garer.

Mais quel travail ensuite, chaque nuit, après réception de la ration journalière de 100 à 150 *minenwerfer*, pour remettre les tranchées et boyaux en état !

Si l'on ajoute les travaux d'abris et l'aménagement des lignes à l'arrière, on peut se rendre compte de la tâche ardue qu'il faut mener à bien.

Mais les poilus du 121e R.I. ont du cœur à l'ouvrage et tiennent à leur réputation de rudes remueurs de terre. L'avancement rapide des travaux fait plaisir à voir. Il y a d'ailleurs des compensations.

Malgré le travail et les *minenwerfer*, le secteur est ce qu'on a convenu d'appeler un secteur « pépère ». Très ombragé, peuplé de sources qui donnent en abondance une eau fraîche et limpide, ses clairières sont de véritables champs de fraises, lesquelles saupoudrées de sucre et aspergées de « gnôle administrative », viennent, de façon succulente, améliorer le menu quotidien. On peut sortir du boyau, et, sous le couvert des arbres, se promener au grand air. Le sol, composé de tuff et de sablon, est très consistant et les boyaux tiennent bien, même par la pluie. Pas de boue, pas d'éboulements, quelle différence avec Verdun !

Les ravitaillements de toutes sortes arrivent facilement ; des relèves, régulièrement espacées, ménagent aux hommes une période de dix jours de repos, sur trente, sous les ombrages épais du Camp du Maréchal. Les deux mois de séjour dans cet agréable secteur passent comme un rêve !

Cette période de secteur calme coûte au régiment 14 hommes tués et 2 officiers et 38 hommes blessés.

A partir du 28 juin, le régiment est relevé par des éléments du 100e R.I.T. et du 86e R.I.

Il revient cantonner dans la région d'Estrées-Saint-Denis. Ainsi, l'état-major des 1er et 2e bataillons à Arsy et le 3e bataillon à Canly.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment sait que le 121e R.I. sera bientôt appelé à intervenir dans la bataille de la Somme, et, dès l'installation au cantonnement, prescrit de reprendre l'instruction, en étudiant tout particulièrement les formations d'attaque relatives à l'emploi des différents engins à grand rendement, les fusils mitrailleurs, les grenades, ainsi que le dressage des nettoyeurs de tranchées.

La bataille de la Somme vient de commencer et débute par un magnifique succès.

Le moral est très haut, le régiment est prêt à y jouer à son tour un rôle brillant.

LA SOMME (15 juillet - 28 septembre 1916)

Le 11 juillet, avertissement de se tenir prêt à faire mouvement par voie de terre.

Le 12, on se met en marche pour venir cantonner à :

- Saint-Martin-aux-Bois (2e bataillon)
- Vaumont (3e bataillon)
- Coivrel (1er bataillon)

Pendant cette étape, on traverse une région déjà occupée auparavant par le régiment. C'est un vrai plaisir que de constater quel bon souvenir il y a laissé.

Au passage de la colonne dans les villages, les habitants acclament joyeusement les hommes. Ils viennent leur serrer les mains et leur souhaiter bonne chance. Leur joie de revoir les poilus du 121e R.I. est manifeste. A l'entrée de Saint-Martin-aux-Bois, les bataillons défilent devant le colonel LE ROND, commandant la brigade, dans une allure superbe, produisant une impression de discipline, de force et de cohésion, bien faite pour donner confiance à celui qui les commande.

Le 13, nouvelle étape pour venir cantonner à :

- Villers-Tournelle (état-major, 1er et 3e bataillons)
- Coulemelle (2e bataillon)

Les journées des 14 et 15 juillet se passent en cantonnement. Tous savent que l'on va à la bataille et le 14 juillet n'en est que plus joyeusement fêté.

Le soir, sous les grands platanes de la place, la musique, à la fin du concert, joue les « bourrées d'Auvergne ». De nombreux danseurs, experts dans l'art chorégraphique auvergnat, font applaudir leur habileté.

Que ne peut-on pas attendre d'une troupe qui fait preuve d'une si franche et si saine gaieté la veille de la bataille ?

Les préparatifs d'attaque sur Fouquescourt

Le 16 juillet, la marche est reprise.

Le soir, on bivouaque dans la plaine du Santerre, à l'abri du petit bois de la cote 100, près de Folies.

Le 17, à partir de la tombée de la nuit, les 1er et 2e bataillons viennent relever, entre Rouvroy et Fouquescourt, des unités des 287e et 295e R.I., tandis que le 3e bataillon s'installe à Rouvroy-en-Santerre.

Ce n'est plus le secteur de Brimont si ombragé, si abondamment pourvu d'eau et dont le sol était facile à travailler ; choses qui rendaient aisée notre tâche de constructeurs de boyaux. La vaste plaine de Santerre s'étale à perte de vue, immédiatement plate, brûlée par le soleil, couverte de hautes herbes où dominent le

chardon et l'ivraie, avec son horizon morne et incertain que coupent, de place en place, les quelques oasis de verdure qui constituent les vergers autour des villages et les allées de peupliers le long des routes. Pas d'eau, peu d'ombre et une terre argileuse et boueuse qui, à la moindre pluie d'orage, colle aux semelles et qui transforme tranchée et boyaux en canaux vaseux, où l'on glisse et chancelle à chaque pas. La boue de la Somme devenue légendaire dans le souvenir de tous ceux qui ont tenu des secteurs dans cette région !

Dès l'arrivée, on reprend la pioche et la pelle.

Il s'agit d'ouvrir une parallèle à 300 mètres des tranchées ennemies et d'aménager le terrain en arrière, en conformité du dispositif que doit prendre le régiment pour attaquer Fouquescourt.

Dans ce terrain plat, il ne faut pas songer, même de nuit, à traverser à découvert, en sortant de la tranchée pour creuser la parallèle.

Inlassablement, l'ennemi le balaie de ses feux de mitrailleuses.

Le travail en sape s'impose. Ce qui complique singulièrement la besogne. Mais, le colonel Le ROND, commandant la brigade, a indiqué qu'il faut que tout soit prêt pour la fin du mois. Chacun y met du sien.

La parallèle avance rapidement. Elle est, naturellement, bien repérée et le bombardement commence, précis et régulier.

Les avions ont photographié le terrain sur lequel l'aménagement du dispositif paraît déjà très nettement. Chaque jour, les 150 prennent à partie, soit la parallèle avancée, soit les parallèles successives en arrière. Ils démolissent ainsi une bonne partie du travail de la journée.

La réaction du bombardement de contre-préparation devient formidable.

Il faut tout le haut moral des hommes pour arriver quand même à finir la tâche pour la date fixée.

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, le régiment est relevé par le 105e R.I.

Il va cantonner à Thory et Sauvillers-Mongival.

Sa garde de douze jours dans le secteur de Rouvroy lui a coûté 1 officier et 12 hommes tués ; 1 officier et 24 hommes blessés.

Du 1er au 7 août, le régiment cantonne à Thory.

Il met à profit cette période pour exécuter, sur un terrain préparé aux environs du cantonnement, des exercices de répétition de l'attaque qu'il doit exécuter sur Fouquescourt.

Dans la nuit du 7 au 8, il relève le 105e R.I. dans le secteur de Rouvroy et reprend les travaux de préparation d'attaque sur Fouquescourt : création des dépôts de vivres, d'eau, de matériel du génie, de munitions ; préparation des gradins de franchissement, etc.

Quand, le 13 août, l'ordre est donné de suspendre tous les préparatifs d'attaque, de couvrir la première ligne par des défenses accessoires et de reprendre l'organisation défensive du secteur.

Le 17 août, le colonel Le ROND, commandant la 51e brigade, quitte Rouvroy pour aller prendre la direction de l'organisation du nouveau secteur d'attaque de la brigade entre Lihons et Chaulnes.

Le régiment passe momentanément sous les ordres du colonel commandant la 52e brigade.

Dans la nuit du 21 au 23 août, il est relevé par le 338e R.I. et va cantonner :

- Aubvillers (état-major, 1er et 2e bataillons)
- Bouillancourt (3e bataillon)

Le deuxième séjour dans le secteur de Rouvroy lui coûte 2 hommes tués et 1 officier et 12 hommes blessés.

L'attaque du Bois Triangulaire

Le 28 août, l'E.M. et la C.H.R. vont cantonner à Maresmontiers.

- Le 1er bataillon à Malpart
- Le 2e bataillon à Hargicourt

- Le 3e bataillon à Bouillancourt

Le 1er septembre, les 1er et 2e bataillons et l'état-major sont enlevés en camions automobiles, transportés à Caix, et, dans la nuit du 1er au 2, relèvent le 105e R.I., dans le secteur de Lihons. Le 3e bataillon vient, quant à lui, cantonner à Rozières-en-Santerre.

Le 121e R.I. doit participer à l'attaque générale que va exécuter le 10e C.A. dans le but d'enlever Chilly, les Bois Frédéric et Browning, la tranchée Ferdinand, le Bois Triangulaire et la tranchée Guillaume ; manœuvre définie en vue d'encercler, et, de faire tomber, par des opérations ultérieures, le gros bourg de Chaulnes, un nœud important de chemin de fer.

La 26e division, au centre de l'attaque, doit aligner deux régiments en premières ligne, le 121e R.I. à gauche, le 139e R.I. à droite.

Elle est encadrée, au Nord, par la 51e D.I. ; au Sud, par la 20e D.I.

Le terrain d'attaque n'est pas encore complètement aménagé.

Les journées des 2 et 3 septembre, ainsi que la nuit du 3 au 4, sont employées à en terminer : la mise en état ; l'achèvement des places d'armes et l'apport des munitions, vivres et eau.

Cette tâche, rendue à ce point formidable, en raison du manque de temps, est menée à bien grâce à l'excellent esprit des hommes, à leur inlassable activité et à l'ardent désir de tous de se porter enfin à l'assaut.

Pendant tout ce temps, notre artillerie tape ferme sur les organisations ennemies, sans trêve, de jour comme de nuit.

Les Allemands répondent, coup pour coup, et, c'est sous de sévères bombardements que sont exécutés les travaux de la dernière heure.

Le 4, dès 9 heures, les 1er et 2e bataillons viennent prendre leur dispositif d'assaut dans les parallèles de départ. Ils y subissent un bombardement intense qui leur occasionne des pertes sensibles.

L'attaque est fixée à 14 heures.

Cette indication, transmise aux unités, est accueillie avec joie par tout le monde.

A 13h57, les vagues successives sortent de leurs parallèles et s'alignent pour le départ.

A 13h58'30" elles se mettent en mouvement pour serrer sur le groupe de barrage.

Le départ est impressionnant !

Aligné et disposé comme à l'exercice, dans un ordre et un silence parfaits, le régiment se porte en avant d'un seul élan, suivant au plus près le barrage de notre artillerie.

Dès que la vague de tête arrive à la première tranchée ennemie, le tir de barrage allemand se déclenche, exécuté avec des obus de 105 et 150. Il a été demandé par de nombreuses fusées parties du Bois Triangulaire. Sa violence ne diminue en rien l'élan des hommes non plus que la cohésion et l'ordre dans les formations d'assaut, qui continuent leur marche sans se préoccuper des pertes et sans manifester le moindre flottement.

Le spectacle est empoignant et magnifique.

Les tranchées successives de la première position allemande sont enlevées.

A 14h15, les éléments de tête atteignent la lisière Ouest du Bois Triangulaire.

L'élan est si irrésistible, l'attaque menée si rondement, que les nettoyeurs de tranchées n'ont pas eu le temps de terminer leur besogne et que des groupes d'Allemands, sortant d'abris dont la profondeur est telle (14 mètres), ont échappé à l'œuvre de destruction de notre artillerie, sont ralliés par leurs officiers et forment, à présent, des îlots de résistance qui se mettent à tirer dans le dos de nos éléments qui ont dépassé leurs lignes.

La réduction de ces îlots, qui nous occasionne des pertes, donne lieu, pour nos officiers et nos groupes de nettoyeurs de tranchées, à toute une série de combats isolés où leur bravoure, leur audace et leur esprit d'initiative se manifestent de façon éclatante.

Le commandant KREMPP, sérieusement blessé pendant la traversée du tir de barrage, a passé le commandement du bataillon au capitaine BESSE et la progression des nôtres continue sans arrêt dans le Bois Triangulaire.

Les abris allemands qui s'y trouvent sont nettoyés de façon implacable, grâce au concours de la section de

lance-flammes qui a accompagné nos vagues d'assaut.

Tous les objectifs assignés au régiment sont intégralement atteints.

Sans perdre une minute, les compagnies en commencent l'organisation défensive, malgré le bombardement devenu très violent.

La nuit est employée à consolider ces organisations.

Quelques contre-attaques ennemies sont brillamment repoussées et nous ne perdons pas un pouce de terrain si brillamment conquis.

L'énumération de tous les actes de bravoure accomplis au cours de l'action dépasserait les limites de ce récit.

Nous n'en citerons que quelques uns.

- Le père BROTTIER, notre digne et vaillant aumônier, part en tête des vagues d'assaut, laisse dans les fils de fer une bonne partie du bas de sa soutane et arrive un des premiers dans le Bois Triangulaire.

- Le soldat LAVAL, de la 6e compagnie, se porte à l'attaque d'un îlot de résistance, abat lui-même l'officier qui commande le groupe ennemi et oblige les 20 hommes qui le composent à se rendre.

- Le soldat MOUJON, accompagné de deux camarades seulement, attaque résolument un groupe de plus de 30 Allemands dirigé par 3 officiers et qui résistent dans un îlot ; il abat un des officiers et 5 hommes, fait plus de 20 prisonniers et délivre 2 soldats français d'un régiment voisin capturés par les Allemands.

- Le sergent LONDONSCHUTZ, grièvement blessé en s'élançant à l'assaut, dit froidement à ceux qui veulent le soigner : « Laissez-moi là, enlevez-moi mon équipement et continuez à avancer ! »

- L'œil droit arraché, le sergent DANIEL, de la 1ère compagnie, reste vingt-quatre heures parmi ses camarades, les exhortant à tenir bon sous le bombardement, et, sans avoir proféré une plainte, il meurt en brave le lendemain.

La matinée du 5 septembre est relativement calme.

On l'emploie à recenser le butin de toute nature, consistant en plus de 1.000 fusils, des mitrailleuses, des *minenwerfer* de 240, des munitions, des outils en grand nombre, des vivres de réserve, des appareils téléphoniques, une ample provision de chocolat, de sucre, de confitures, de conserves d'abricots, ainsi qu'un lot important de bouteilles d'eau minérale qui ne constitue pas la partie du butin la moins appréciée des hommes, après une affaire aussi chaude, et, dans cette région de la soif.

Trois cents Allemands ont été faits prisonniers ; de nombreux cadavres jonchent le terrain complètement bouleversé ou gisent encore dans les abris écrasés.

Notre artillerie a accompli un travail de destruction aussi effrayant que réussi.

Les réseaux épais, qui protégeaient les tranchées, ont été volatilisés, les abris très profonds et très solides sont presque tous écrasés. Les blockhaus de mitrailleuses, quoique solidement bétonnés, ont été chavirés de magistrale façon.

Le Bois Triangulaire qui, quelques jours avant l'attaque, était un très beau bois, épais, touffu, peuplé de très beaux arbres en pleine verdure, n'existe pour ainsi dire plus. Il présente un aspect chaotique d'un vaste abatis où se dressent, çà et là, quelques troncs noircis et calcinés, sans la moindre trace de verdure.

Les poilus ne peuvent en croire leurs yeux.

C'est, de leur part, un concert de louanges à l'adresse des artilleurs qui ont accompli si magistralement leur besogne.

La soirée du 5 septembre est des plus mouvementées.

A partir de 14 heures, les Allemands dirigent sur nos positions, et, plus particulièrement sur la lisière Ouest du Bois Triangulaire (tranchée Karoline), un bombardement d'une violence inouïe qui semble être le prélude d'une attaque.

Elle est enrayée par nos tirs de barrage.

Les quelques éléments ennemis qui réussissent à déboucher sont fauchés par le tir de nos mitrailleuses et de nos F.M. qui n'en laissent pas un seul debout.

Le bombardement fait rage.

De 14 heures à 16 heures, plus de 8.000 obus tombent sur le bois.

Dans la nuit de 5 au 6 septembre, le lieutenant-colonel BOURG reçoit l'ordre de reprendre l'attaque dans les conditions suivantes :

- S'installer au carrefour de la route Chaulnes-Lihons et de la tranchée des Sélénites.

- Attaquer sur le point 727 en liaison avec la 51e D.I., puis chercher à relier ces différentes attaques, de 735 vers la tranchée des Sélérites, et, en progressant dans le Bois Triangulaire vers la cerne Sud-Est du bois, qu'il y aurait gros intérêt à atteindre.

Le mouvement doit être exécuté au Nord du bois, par le bataillon BONNOT du 105e R.I., mis sous les ordres du commandant du 121e R.I., et, au Sud du bois, par la 11e compagnie (capitaine de la CHAUME).

L'attaque part à 16 heures.

Au Nord, le bataillon BONNOT atteint son objectif, par un combat, pied à pied, malgré une résistance tenace de l'adversaire.

Au Sud du bois, la 11e compagnie, entraînée brillamment à l'assaut par le capitaine de la CHAUME, enlève d'un seul bond la tranchée des Sélérites, dont les défenseurs sont tous tués à la baïonnette.

Contre-attaquée à 16h 30, cette belle unité repousse vaillamment l'ennemi, sans céder la moindre parcelle du terrain qu'elle vient de conquérir.

Le soldat LABAUDE (Sylvain), un fin lanceur de grenades, posté à la garde du barrage établi dans la tranchée conquise, réussit par son adresse et sa bravoure à tenir les Allemands à distance pendant trente-six heures, et, à coups de grenades, en tue un nombre respectable.

Seul, un îlot allemand situé au point de jonction avec le 92e R.I. résiste encore à l'attaque de ce régiment sur la demi-lune n'ayant pas entièrement réussi à être conquise.

Cet îlot est réduit le 7 au matin, après avoir été encerclé et attaqué à la grenade. 60 prisonniers y sont cueillis.

Le deuxième objectif assigné au 121e R.I. est, cette fois encore, intégralement atteint.

Sans perdre une minute, sous un bombardement rageur, une tranchée est établie à travers le Bois Triangulaire, entre les positions conquises par le bataillon BONNOT et la compagnie La CHAUME.

Les contre-attaques tentées par l'ennemi, le 7 et les jours suivants, ne réussissent pas à nous faire reculer d'une semelle.

Du 7 au 15, le régiment reste sur la position qu'il a si bravement conquise. Il continue sans relâche ses travaux d'organisation, et, supportant des bombardements d'une violence inouïe, ininterrompus, de jour comme de nuit. En raison du manque d'abris, ils lui occasionnent de très grosses pertes, sans que son haut moral en soit en rien diminué.

Le 15 septembre, relevé sur ses positions par le 105e R.I., il vient s'installer en réserve de division dans les baraques du Bois des Ballons.

La période du 1er au 15 septembre lui a coûté 5 officiers et 174 hommes tués ; 10 officiers et 545 hommes blessés, soit au total, 15 officiers et 719 hommes.

A la suite de cette brillante action, il obtient une citation à l'ordre de l'armée.

Le secteur Lihons-Chaulnes

Le séjour, au demi-repos, dans le camp du Bois des Ballons, n'est pas de longue durée.

A peine le régiment s'est-il reconstitué par l'arrivée de renforts, appartenant en majorité à la classe 1916, qu'il lui faut relever le 105e R.I. dans le secteur Lihons-Chaulnes, récemment conquis par lui.

Pendant cette période de secteur, qui ne dure que huit jours, il n'est procédé qu'à des travaux d'organisation tendant à consolider les positions conquises et à créer des communications vers l'arrière.

Tâche ardue !

La pluie est venue. Le sol, complètement retourné et remué par les obus ne tient en place. Tout croule, tout s'éboule. Il faut, pour avoir des boyaux solides, réaliser, le long des parois des revêtements en claies et en fascines, maintenues par des piquets profondément enfoncés dans le sol du boyau et dont l'extrémité libre est attachée par des fils de fer à des harts, de quoi compenser l'effet des poussées latérales.

Le fond du boyau est garni d'un caillebotis sur toute la longueur.

En a-t-on placé des kilomètres, de ce caillebotis, dans le secteur de Lihons ?

Et pendant tout ce temps, les deux artilleries restant très actives ; la ration journalière d'obus demeure copieuse.

Le 30 septembre au soir, en conséquence du régime de relève établi, retour au Bois des Ballons, où l'on reste huit jours à gratter la boue qui forme une cuirasse sur les effets.
Le commandant du corps d'armée passe le régiment en revue.

Les huit jours sont vite passés et, le 9, nous relevons le 105e R.I, dans le secteur Lihons-Chaulnes.

L'affaire de la tranchée du Héron.

Le 10 octobre, la 54e division doit exécuter à la gauche du régiment une attaque dont le but est de s'emparer des tranchées de Toscane et du Héron, ainsi que des bois au Nord de Chaulnes.

Cette attaque doit être soutenue par les feux de la compagnie de gauche du 3e bataillon. Cette compagnie doit, en outre, occuper les tranchées de Toscane et de Sicile, qui seront enlevées au premier bond par le 208e R.I. Ensuite, elle aura à relier la tranchée de Toscane à la première ligne Nord du Bois Triangulaire.

Le restant du bataillon de la POMÉLIE (3e), tout en maintenant sa ligne, couvrira le flanc droit de l'attaque du 208e R.I. Il l'appuiera par ses feux de mitrailleuses et de V.B.

L'attaque du 208e R.I. se déclenche à 11 heures.

A 11h 10, le bataillon de la POMÉTIE occupe la position qui lui a été assignée et appuie de ses feux la compagnie du 208e R.I., chargée d'enlever la tranchée du Héron.

Cette attaque ne réussit que partiellement.

A 14h30, le bataillon BESSE (2e) est mis à la disposition du lieutenant-colonel JOLY, commandant le 208e R.I., pour étayer l'attaque du bataillon de droite, ce régiment déjà très durement éprouvé par le feu de l'ennemi.

Notons que le détail complet des opérations effectuées par le 2e bataillon dépasserait les limites de ce récit et nous n'en citerons que l'épisode le plus glorieux...

Sous un bombardement très dur, au prix de pertes sérieuses, la 6e compagnie, en tête de laquelle marche la section du sous-lieutenant GOUPIL, réussit à s'emparer de la tranchée du Héron et à établir un barrage à quelques mètres du point de jonction de cette tranchée avec la tranchée du Sagouin.

La section GOUPIL et la section de mitrailleuses NATY de la C.M. 2 sont chargées de la défense de ce barrage.

Le 12 octobre, vers 16 heures, une contre-attaque se déclenche, très supérieure en nombre.

Pris de front et à revers, les braves qui composent ces deux sections livrent un furieux corps à corps et, refusant de se rendre, se font tuer jusqu'au dernier.

Le lendemain, nous pouvions, à l'aide de nos jumelles, apercevoir leurs casques alignés par les Allemands sur le parapet de la tranchée.

Quelques jours plus tard, la tranchée du Héron définitivement conquise, nous retrouvons les corps du lieutenant GOUPIL et des hommes de sa section, tous au grand complet.

L'état de la tranchée et des nombreux cadavres allemands mélangés à ceux de nos braves, et, que l'ennemi n'a pas eu le temps d'ensevelir, disent éloquemment quelle a été l'âpreté de la lutte ; combien la glorieuse section a fait payer cher à l'ennemi la conquête du barrage qu'elle était chargée de tenir.

Depuis cette époque, que la section a été citée à l'ordre de l'armée, dans nos prises d'armes, la section de tête de la 6e compagnie porte un fanion de soie portant en lettre d'or l'inscription : « TRANCHÉE DU HÉRON »
Citation de la 1ère section de la 6e compagnie. « Chargée, le 11 octobre 1916, d'attaquer à la grenade un barrage ennemi, la 1ère section de la 6e compagnie, sous la conduite de son chef, le sous-lieutenant GOUPIL, a non seulement enlevé son objectif dans un élan admirable, mais a encore réussi à s'emparer de la tranchée ennemie de 200 mètres environ que protégeait le barrage et à s'y installer. Contre-attaquée le 12 octobre par des forces supérieures, leur a opposé une résistance admirable et leur a infligé de très lourdes pertes dans la lutte au corps à corps où son chef, ses gradés et ses soldats se firent tuer, tous, jusqu'au dernier. »

Le 20 octobre, relevé par le 105e R.I., le régiment stationne trois jours à Hangest-en-Santerre, et, de là, enlevé en camions automobiles, il va cantonner dans la zone Villers-Tournelle-Coullemelle.

Son séjour en secteur, du 10 au 20 octobre, et les combats auxquels le 2e bataillon a pris part, lui ont coûté 1 officier et 72 hommes tués, ainsi que 3 officiers et 141 hommes blessés.

Les périodes de repos, pendant la bataille de la Somme, ne sont jamais de longue durée.

Le 31 octobre, le régiment remonte en camions automobiles. Il débarque à Rosières-en-Santerre.

Dans la nuit du 1er au 2 novembre, il relève à nouveau le 105e R.I., dans le secteur Lihons-Chaulnes.

Le travail d'organisation et de remise en état des nouvelles positions (tranchées du Héron et du Sagouin) est immédiatement repris.

Les pluies incessantes ont rendu le terrain impraticable ; les tranchées et les boyaux s'effondrent de toutes parts. Le maintien des communications devient un problème presque insoluble.

Le matériel nécessaire, caillebotis, fascines, claies, piquets, bois d'abris, ne peut arriver que jusqu'à Lihons. Pour l'amener en ligne, c'est un parcours de plus de trois kilomètres, par des boyaux inondés, dans la boue jusqu'à mi-cuisse et à travers une région constamment bombardée.

Quelle formidable somme d'efforts doivent donner les hommes !

Couverts de vermine et manquant d'eau pour les soins de propreté corporelle, sur les chantiers, de jour comme de nuit, sans cesse marmités, ils travaillent sans se plaindre, toujours ardents à la besogne, avec l'âpre volonté de vaincre toutes les difficultés qui se présentent.

Existence plus dure que celle de la bataille elle-même, avec le danger sans cesse présent et l'obligation de recevoir les coups sans les rendre.

Le 4 novembre, dans l'après-midi, les Allemands bombardent violemment le secteur.

25 obus de 305 tombent sur Lihons ; ils écrasent plusieurs caves.

L'un d'eux tombe sur un abri des sapeurs et volatilisent du même coup 600 paires de bottes américaines en caoutchouc arrivées la veille. Ustensiles attendus avec une impatience bien excusable, si l'on se représente l'état des boyaux et des tranchées : de véritables ruisseaux de boue, où les imperméables auraient facilité la promenade.

A la gauche du régiment, le 7 novembre à 9h59, la 75e brigade attaque les villages de Pressoire et Ablaincourt.

A 12 heures, les deux villages sont enlevés, le bataillon situé à gauche du 121e R.I. a appuyé l'attaque par ses feux ; il a bénéficié, au passage, d'une bonne partie du bombardement de réaction de l'artillerie ennemie. Des deux côtés, à partir du 8 novembre, on n'enregistre plus d'action d'infanterie. Toutefois, les deux artilleries demeurent très actives.

Les travaux de consolidation et d'entretien de la position sont continués, au prix d'efforts considérables jusqu'au 27 novembre. Date à laquelle le régiment est définitivement relevé dans le secteur de Lihons, par des éléments de la 20e division.

Le séjour en secteur pendant le mois de novembre a coûté 27 hommes tués et 69 blessés.

Au total, les pertes résultant du feu pendant la bataille de la Somme sont, pour le régiment, de 7 officiers et 287 hommes tués ; 15 officiers et 801 hommes blessés.

Au total, 22 officiers pour 1.088 hommes de troupe.

La durée de l'effort, la sévérité de la lutte, la violence des bombardements, l'étendue des pertes, la nature du sol et les difficultés de l'existence matérielle font, de la bataille de la Somme, la période la plus dure de l'histoire du régiment durant la Grande Guerre.

Au moment où la division quitte définitivement le 10e corps, le général ANTHOINE, commandant le C.A., lui adresse un ordre du jour des plus élogieux.

En voici extrait : « *Au moment où la 26e D.I. quitte le 10e C.A., le général commandant le C.A. tient à lui adresser ses remerciements et ses vœux. Il confond dans la même pensée de reconnaissance et le chef qui a su régler et diriger les efforts de la division, et ses vaillantes troupes qui ont si généreusement répondu à son appel. La 26e D.I. sort du secteur de Chaulnes avec la haute et légitime fierté d'y avoir atteint tous les objectifs assignés à ses attaques, d'avoir intégralement maintenu ses gains et d'en avoir sans trêve organisé l'occupation ; l'infanterie s'y est montrée aussi ardente que tenace par-dessus tout éloge. Le général*

commandant le C.A., indissolublement uni par ces inoubliables souvenirs à la 26e D.I., suivra de tout cœur les nouveaux succès qu'elle ne peut manquer d'obtenir partout où elle sera appelée à se battre. Une dernière fois, il s'incline respectueusement devant ses glorieux drapeaux. »

Les Bois de Thiescourt

Ramené le 30 novembre dans la région Villers-Tournelle-Coullemelle, le régiment se met en route le 1er décembre pour gagner, par étapes, la région de Nanteuil-le-Haudouin, où il doit s'embarquer en chemin de fer pour le camp de Neufchâteau.

L'entraînement à la marche a bien manqué, pendant cette longue période de séjour, dans la boue de la Somme. Néanmoins, les étapes successives sont enlevées sans qu'il n'y ait de traînard, et, dans l'ordre le plus parfait.

Le froid est vif.

La région traversée est pittoresque.

Les cantonnements suffisants, et, d'ailleurs, on est disposé à trouver -tout parfait-, au sortir de l'enfer de la Somme.

Le 1er décembre, le 121e R.I. est à Thieux, Ducamps, Fresnières.

Le 2, il est à Cambronne, Auvillers ; le 3 à Aumont, Apremont et Saint-Nicolas-d'Assy ; le 5 à Baron, Broiselles et Rosières, et le 7, il arrive à Nanteuil-le-Haudouin.

Les opérations d'embarquements sont rondement menées et, le 8, après débarquement en gare de Neufchâteau, on s'installe au cantonnement.

- E.M et 1er bataillon à Vesaignes-sous-Lafauche

- 2e et 3e bataillons à Chalvraignes

Période de nettoyage de huit jours, ensuite, reprise de l'instruction.

Tous savent qu'au début du printemps, il faudra donner un puissant effort. Ils comprennent qu'il faut s'y préparer.

La région présente des terrains de manœuvres superbes.

C'est un grand plateau à larges ondulations, coupé de forêts et de boqueteaux permettant les exercices les plus variés.

Des manœuvres de division, au cours desquelles sont étudiées les méthodes d'attaque qui seront employées pour l'offensive du printemps, intéressent au plus haut degré hommes et gradés. A l'issue de cette période de repos, l'habileté manœuvrière de la troupe n'a d'égales que son excellent esprit, son exacte discipline et la ferme volonté de tous de donner d'un cœur résolu l'effort qui sera demandé.

1917

Le 17 janvier, le régiment s'embarque en chemin de fer à la gare de Rimaucourt.

Il débarque les 18 et 19 à Nanteuil-le-Haudouin.

Après une courte étape, il installe ses cantonnements de la façon suivante :

- É.M et 1er bataillon à Ormoy-Villers

- 2e bataillon à Boissy, Fresnois

- 3e bataillon à Péroy, Les Gombries

Le 23, il est enlevé en camions automobiles et débarque à Élincourt-Sainte-Marguerite. Il relève, dans le Bois de Thiescourt, le 265e R.I. qui fait face aux organisations ennemies de Thiescourt et de La Chapelle-Saint-Aubin.

Le secteur est très calme. Il s'agit d'enlever et de mettre au point les travaux offensifs commencés par la 61e division.

Le froid est sibérien, 15° au-dessous de zéro en moyenne. La terre est gelée ; elle a la consistance du roc.

Il est impossible de l'entamer à la pioche ; il faut la désagréger par des pétardements à la cheddite.

Dans de pareilles conditions, le travail n'avance que lentement.

L'installation matérielle n'est pas brillante. Près de trois bataillons sont entassés dans la carrière Martin : un immense souterrain de plus de 500 mètres de profondeur, creusé dans la tuff, et où l'existence dans la

poussière, l'humidité et le noir n'a rien d'attrayant.

Vers la fin de février, l'aviation fait connaître que l'ennemi a fait sauter les ponts d'Ourscamp, ainsi que divers autres ponts sur l'Oise.

Que signifie cette opération ; serait-ce un indice de repli ?

Les travaux d'aménagement avancent et prennent bonne tournure.

Les avions ennemis ont tôt fait de les photographier, car le bois, dépourvu de feuillage, facilite les investigations aériennes.

Dès le 25 février, l'activité de l'artillerie ennemie augmente. L'entrée de la carrière Martin, où la circulation est intense, est particulièrement bien repérée.

A l'improviste, plusieurs fois dans la journée et dans la nuit, une rafale arrive, précise et rageuse. Mais ce ne sont que des 77.

La Somme nous a appris à n'en pas faire grand cas !

Le repli allemand du printemps 1917

Sans être une seule fois relevé, le régiment reste en secteur du 23 janvier au 15 mars.

Dès le 5 mars, le secteur redevient calme, l'artillerie allemande ne tire presque plus ; il semble que l'ennemi ait réduit ses effectifs et, surtout, ait retiré un nombre respectable de batteries.

L'hypothèse de son repli ou de ses préparatifs de repli se précise. L'ordre arrive de multiplier les coups de main pour faire des prisonniers.

Le 13 mars, un coup de main dirigé par le sous-lieutenant MAZOIT sur les tranchées de Lemberg et d'Échalat permet de constater qu'elles sont inoccupées.

Le 15, un coup de main dirigé par le sous-lieutenant de LARMINAT sur La Rue-Mélique vient confirmer ce renseignement. Il n'y a plus de temps à perdre.

Le 16, à 17 heures, le bataillon BASTIANI (1er) se porte à l'attaque des pentes Nord de La Chapelle-Saint-Aubin.

Le 17 au matin, les 2e et 3e bataillons, suivant le mouvement, marchent sur La Rue-Mélique et Thiescourt. Ils trouvent devant eux le vide complet ; continuant leur marche, ils atteignent la Divette.

Le 18 au matin, la Divette est franchie, sans que se manifeste la moindre réaction.

Le régiment prend, pour objectifs successifs, Evricourt, Suzoy, Larbroye et Noyon.

En formation largement articulée, il marche vers l'Est, sans éprouver de résistance. Il est encadré à gauche, par la 61e division ; à droite, par le 139e R.I.

A 10h55, le 1er bataillon, ayant trouvé un passage dans la plaine inondée, il entre le premier dans Noyon, aux acclamations de la population qui n'a plus vu de Français depuis 1914.

Le spectacle est très émouvant, les femmes et les enfants embrassent les poilus ; les hommes viennent leur serrer les mains en pleurant de joie et les braves troupiers du 121e R.I., très émus, eux aussi, rendent copieusement embrassades et poignées de main.

Mais, il faut se hâter et atteindre l'ennemi.

Dès la sortie de Noyon, la 2e compagnie (capitaine GUIGARD) se heurte à une arrière-garde boche installée sur le Mont Saint-Siméon. On les y déloge après un court combat.

Le 19 mars, le mouvement continue ; les 2e et 3e bataillon entrent à leur tour dans Noyon. Ils se préparent à prendre la route de Channy, quand l'ordre est donné à la 26e division de se laisser dépasser par la 61e D.I.

Le soir même, on cantonne à l'Ouest de Noyon, à Dives-Le-Franc et Ville.

Le 25 mars, après une courte étape, on traverse Noyon pour cantonner :

- E.M, 1er et 2e bataillon à Béhéricourt
- 2e bataillon à Salency

Du 21 au 31 mars, le stationnement, dans la région de Béhéricourt, est mis à profit pour réparer hâtivement les routes et les ponts que l'ennemi a fait sauter pendant son mouvement de retraite.

La bataille sous Saint-Quentin

Le 1er avril, la marche est reprise dans la direction de l'Est, par Villequier-Aumont, où le régiment atteint Flavy-le-Martel.

Spectacle inoubliable !

Nous entrons dans la région systématiquement dévastée par l'ennemi avant sa retraite.

Des villages florissants, il ne reste pas une maison. Tout a été rasé au niveau du sol. Seules des briques éparpillées peuvent en indiquer l'emplacement. Les arbres sont tous, et sans exception, sciés à 1 mètre du sol. Des débris chaotiques de machines, de chaudières éventrées, de tuyaux de vapeur tordus, enchevêtrés et déchiquetés par les explosions, sont tout ce qui reste des sucreries et des usines prospères de cette riche région.

Les instruments agricoles de toutes sortes : charrues, faucheuses, moissonneuses ont été méthodiquement rassemblés à la sortie des villages et on y a mis le feu. Il n'en reste plus qu'un amas de ferraille lamentable et inutilisable.

Des pierres et du fumier ont été jetés dans les puits.

Travail de vandales qui sera la honte éternelle des Boches.

La rage au cœur, les hommes traversent cette région si barbaquement ruinée.

Leur désir de venger tant d'atrocités, tant de cruauté et de barbarie est impérieux, la soif de la vengeance et des représailles, nous serre la gorge !

Le 2 avril, on cantonne à Flavy-les-Martel, ou plutôt sur l'emplacement de ce bourg florissant. Pendant ce temps, la division a continué sa marche et bouscule les arrière-gardes ennemies. Elle a atteint la ligne Urvillers-cote 108-Giffécourt.

Mais, à partir de cette ligne, l'ennemi fait tête. Il est venu s'installer sur cette fameuse ligne HINDENBURG, dont on a tant parlé.

Cette ligne formidable est organisée à loisir, depuis longtemps, suivant toutes les règles de l'art, couverte par un réseau très compliqué et très épais de fils de fer, judicieusement flanqué par des mitrailleuses sous blockhaus bétonnés et susceptible d'opposer une résistance presque insurmontable.

Le 5 avril, le régiment se porte par Artemps sur Séraucourt-le-Grand.

Le 3e bataillon relève le 92e R.I., dans le secteur de Grugies. Les deux autres s'échelonnent, en arrière, à Artemps et Séraucourt-le-Grand. On s'attelle immédiatement aux travaux d'attaque. Il s'agit d'enlever la ligne HINDENBURG et de poursuivre l'ennemi dans la direction de l'Est.

Encadré à gauche par la 25e D.I., le 121e R.I. doit enlever d'assaut la position ennemie entre le saillant du Moulin de Touvent et la Ferme du Pire-Aller.

Des reconnaissances, exécutées pendant la nuit du 10 au 11 et celles du 11 au 12, permettent de constater à quel obstacle formidable on va se heurter. Mais, la soif de vengeance est dans tous les cœurs ; on ira de l'avant quelles que soient les difficultés.

L'attaque est définitivement fixée au 13 avril à 5 heures. Pendant la nuit, les bataillons KREMPP (2e) à gauche, de la POMELIE (3e) à droite, prennent leurs emplacements de départ.

A 4h 56, ils se mettent en marche pour serrer sur le barrage établi à cette heure-là, sur les tranchées allemandes.

Les vagues d'assaut se portent résolument en avant, suivant au plus près notre barrage. Elles progressent rapidement en traversant le barrage ennemi, d'ailleurs peu dense. Mais, arrivées à hauteur des réseaux protégeant la première ligne, les chefs de section de tête constatent que la plupart des brèches que devait réaliser le tir de notre artillerie sont tout à fait insuffisantes. L'épaisseur du réseau est telle qu'il n'a pas été coupé de bout en bout et, la nuit pendant les accalmies du bombardement, les Allemands l'ont réparé et ont bouché les passages ouverts par notre feu.

Il faut en chercher d'autres et en créer, se fractionner par petites colonnes pour utiliser ceux que l'on trouve.

Pendant ce temps d'arrêt forcé, le barrage roulant a continué sa marche et ne protège plus les vagues d'assaut.

Les Allemands, qui ne sont plus aveuglés par les explosions, aperçoivent nos colonnes. Ils dirigent sur elles un feu de mitrailleuses des plus nourris et très meurtrier.

Au bataillon de gauche (KREMPP), les compagnies de première ligne abordent le réseau par petites colonnes, en utilisant les coupures et chicanes qu'on peut y trouver.

Malgré des pertes sévères, ils réussissent à la traverser et à occuper la première tranchée allemande.

Les défenseurs de cette ligne battent précipitamment en retraite par le boyau, tandis que les mitrailleuses de la deuxième ligne font rage.

La section de gauche de la compagnie RIVAUD, sous les ordres du lieutenant POTHIER, cherche vainement, dans la lueur incertaine du petit jour, la liaison avec le 98e R.I., dont l'attaque a échoué. Elle qui n'a pas pu prendre pied dans la première ligne.

Il est urgent de couvrir la gauche du bataillon, très en l'air, par suite de cette circonstance.

Après avoir fait 8 prisonniers et cloué sur sa pièce un officier mitrailleur dans la tranchée des Singes, le lieutenant POTHIER, quoique blessé, peut installer sa section, en crochet défensif, aux abords de la tranchée du Niémen.

Blessé une seconde fois, il doit quitter le commandement de sa section.

Les autres fractions, prises sous le feu violent des mitrailleuses de la deuxième ligne, se jettent dans la tranchée du Bambou. Ils engagent la lutte avec les mitrailleurs et les grenadiers ennemis.

La section du lieutenant THEBAUT, énergiquement enlevée par son chef, réussit à déboucher et à se porter en avant. Arrêtée par un nid de mitrailleuses fortement retranché, son chef tué, elle doit à nouveau s'accrocher au sol.

L'adjudant THIEBAUD, qui appuie ce mouvement avec sa fraction, est tué à son tour. Cependant, l'effort continue de plus belle.

Le lieutenant DUSSOUR, grièvement blessé à la cuisse, garde le commandement de sa section et l'installe de façon à repousser tout retour offensif. Il demeure à la tête de sa troupe jusqu'à 10 heures ; moment où il est de nouveau atteint d'une balle à l'épaule, pendant qu'il se soulève sur les coudes pour encourager ses hommes.

Au bataillon de droite, ce sont les mêmes difficultés.

Le réseau allemand est presque intact. Les vagues, arrêtées par le fil de fer, doivent glisser le long de l'obstacle jusqu'aux rares passages praticables.

Pendant ce mouvement, les pertes sont cruelles.

Le capitaine de la CHAUME est tué au moment où, en avant de sa compagnie, il cherche lui-même un passage pour ses fractions de tête. Son corps reste accroché dans le barbelé.

Le capitaine ENTZ, connu de tout le régiment pour son courage indomptable et sa bravoure souriante, est mortellement atteint d'une balle à la tête.

Les lieutenants DUBUIS et SOEUR sont blessés.

Leurs sections, brûlant du désir de venger la perte de leurs officiers, continuent leur progression. On ne saurait trop admirer la valeur de ces splendides troupes, dont de telles pertes et de difficultés ne ralentirent en rien l'élan.

La 9e compagnie, menée par le lieutenant MÉGE, s'engouffre dans une brèche, saute dans la tranchée ennemie et engage le combat corps à corps.

Un officier mitrailleur allemand est tué par le soldat GUINET, les servants subissent le même sort ; la pièce reste entre nos mains.

Poursuivant sa progression, la compagnie pénètre, à plus de 300 mètres, dans la position ennemie, en même temps que la 11e compagnie (de la CHAUME) atteint le Pire-Aller et s'y cramponne, entourée de tous côtés par l'ennemi.

Sur tout son front d'attaque, le régiment a pénétré dans la fameuse ligne HINDENBURG.

Découvert sur sa gauche, par l'échec du régiment voisin, sa progression devient extrêmement ardue.

Les Allemands se sont rendu compte de la situation et, vers 7 heures, la réaction ennemie commence.

A gauche, la compagnie RIVAUD est pressée de front et de flanc. Elle livre un terrible combat à la grenade, sans d'ailleurs reculer d'un pas.

L'ennemi contre-attaque sur toute la ligne.

Il est partout repoussé et doit reculer après des pertes sérieuses.

Au Pire-Aller, la 11^e compagnie, et la section de mitrailleuses dont elle dispose, doit fournir un effort inouï. L'ennemi est repoussé. Cette vaillante unité a perdu tous ses officiers ; son effectif est réduit à 40 soldats.

Au 2^e bataillon, la section de mitrailleuses, de l'adjudant COUDERT, tire sur les ennemis qui contre-attaquent.

Le tireur est tué.

Froidement, le chargeur met de côté le cadavre de son camarade et prend sa place. Il est tué à son tour.

L'aide-chargeur s'installe sur la sellette et la pièce continue à tirer.

Tous les sergents, caporaux et tireurs de cette section sont tués sur leurs pièces.

Une de celles-ci est mise hors service.

L'adjudant COUDERT, bien que grièvement blessé, se reporte à droite avec la pièce qui peut encore fonctionner ; il tire, lui-même, inlassablement.

Finalement, l'attaque ennemie est brisée grâce aux efforts de tous ces braves !

A 10 heures, nouvelle contre-attaque allemande, plus puissante encore. Mais, les liaisons fonctionnent déjà.

Le barrage, demandé par téléphone, se déclenche avec précision et une instantanéité vraiment splendide.

Nos mitrailleuses, sous la direction du capitaine ALEYRANGUES et du lieutenant GUILHEM, achèvent la besogne ; la contre-attaque ennemie est littéralement fauchée.

Le capitaine CAPOROSSI, debout sur le parapet, encourage les hommes, il est tué d'une balle en plein front.

Le lieutenant PALLUAT de BESSET est fauché par un obus, alors qu'aussi calme et imperturbable qu'à l'exercice, il signale à ses hommes le résultat de leur tir.

Électrisés par l'exemple de tels chefs, les hommes se battent comme des lions.

Rendu plus prudent par la dure leçon qu'il vient de recevoir, l'ennemi cesse ses tentatives, sauf sur la gauche,

là où la compagnie RIVAUD lutte toujours activement à la grenade. Cette dernière subit de grosses pertes.

Ferme comme un roc, elle tient bon, sous la pluie de grenades et sans reculer d'un pas. Son chef, le capitaine RIVAUD, un brave entre les braves, parcourt tranquillement sa ligne et dirige le combat, toujours présent au moment critique et à l'endroit le plus dangereux.

Le temps de répit qui nous est laissé est mis à profit pour organiser les positions conquises.

L'ennemi réagit ferme par son bombardement ; celui-ci est maintenant dirigé sur son ancienne première ligne.

Les *minenwerfer* se mettent de la partie, grenades à fusil et bombes à ailettes les secondent activement.

A 17 heures, le lieutenant-colonel BOURG reçoit l'ordre de reprendre l'attaque à 18 heures, en liaison, à gauche, avec la 25^e division. Il donne immédiatement des ordres en conséquence aux commandants KREMPP et de la POMELIE. Mais, le débouché est impossible. La division de gauche ne peut aborder la première ligne allemande.

A 18h30, ce sont les Allemands qui prononcent une nouvelle et furieuse contre-attaque sur le 2^e bataillon.

Les grenadiers allemands se lancent avec décision et arrivent à 15 mètres de notre première ligne.

Grâce à la vaillance de nos propres grenadiers, et, au tir ajusté de la section de mitrailleuses GUILHEM, leur élan est brisé.

Le soldat NEUVILLE, mousquetaire d'élite, monte sur le parapet.

A coups de fusil mitrailleur, il fauche les rangs des assaillants.

La plupart d'entre-eux restent sur le terrain. Seuls quelques rares survivants réussissent à regagner leur tranchée.

Après ces deux sévères corrections, les Boches n'insistent pas et se montrent moins agressifs.

Le tir de leur artillerie, quoique nourri, demeure décousu. On peut, pendant la nuit, travailler à compléter l'organisation ; remettre de l'ordre dans les unités ; reconstituer les équipes de spécialistes ; relever les blessés et emporter les morts.

Le Père BROTHIER, notre brave aumônier, se prodigue.

Parti selon son habitude en tête des vagues d'assaut, laissant une deuxième soutane dans le fil de fer, il parcourt toute la ligne, impassible sous le bombardement, pour apporter le secours de son ministère aux blessés et aux mourants.

Le souvenir de sa figure énergique, encadrée d'une belle barbe blanche, restera gravé dans la mémoire de tous ceux du 121^e R.I. qui ont souffert sur les champs de bataille du régiment.

Les 14 et 15, les Allemands ne réagissent que par le bombardement et les *minenwerfer*, en s'abstenant de toute attaque d'infanterie.

Dans la nuit du 15 au 16, le régiment, relevé par le 139^e R.I., vient cantonner à Séraucourt-le-Grand.

Il y a lieu d'ajouter que, d'après les déclarations de prisonniers, le 121^e R.I a eu devant lui des éléments composés de « *Stosstruppen* », qui venaient de faire de l'instruction dans un camp de la région de Cambrai, et à des unités du régiment de la Grande duchesse de Hesse, commandées par des officiers très jeunes et très allants.

Si le narrateur s'est étendu un peu longuement sur la bataille du Pire-Aller et du moulin de Touvent, c'est que, de l'avis de tous les officiers, qui ont fait toute la campagne, cette action représente la page la plus glorieuse de l'histoire du 121^e R.I., durant la Grande Guerre.

Quelque connaissance approfondie que l'on ait des troupes, quelque habitude que l'on ait de vivre au milieu d'elles, on ne peut que s'incliner devant la bravoure déployée par le régiment, le 13 avril.

Jamais la troupe ne se montra plus héroïquement belle.

Malgré des difficultés presque insurmontables, le 121^e R.I. a mordu dans la ligne HIDENTBURG et s'y est maintenu, en dépit des contre-attaques furieuses de l'adversaire.

Ses pertes ont été de 18 officiers et 400 hommes.

Le secteur de Savy

Ramené au repos à Ham, puis dans la région de Guiscard, le régiment travaille activement à se reconstituer.

Il repart, le 14 mai, pour la région de Savy, à l'Ouest de Saint-Quentin, où il relève une brigade de la 61^e division anglaise.

Ce secteur est relativement calme et agréable, mais tout y est à faire, ou, à peu près.

Quelques tranchées y sont présentes, mais ni boyaux, ni abris.

Les sections de première ligne, poussées très en avant, à 1 kilomètre environ des lisières de Saint-Quentin, ne peuvent, en raison des vues excellentes que la cloche de la cathédrale donne sur tout le secteur, communiquer ni entre elles, ni avec l'arrière.

Le travail ne peut être fait que de nuit. On s'y met sans perdre une minute. En peu de temps, le secteur prend tournure.

Le 15 juillet, au moment de la relève, son organisation défensive peut-être considérée comme terminée.

Dans l'ensemble, le secteur demeure calme, pendant les deux mois d'occupation. Toutefois, nous avons à supporter, à plusieurs reprises, des bombardements par obus toxiques, à l'ypérite. Ces derniers occasionnent des pertes sensibles. Au cours de l'un d'eux, le capitaine RIVAUD, un des vétérans du régiment, connu de tous, pour son sang-froid et sa maîtrise dans les circonstances les plus critiques, est grièvement blessé.

Son départ représente une perte cruelle pour le 121^e R.I.

A deux reprises, les Allemands tentent des coups de main sur nos petits postes ; cela, dans le but de faire des prisonniers. Ces actions sont brillamment repoussées. Et, c'est, au contraire, l'ennemi qui laisse des prisonniers entre nos mains.

Les pertes, pendant le séjour dans le secteur de Savy, sont de 5 hommes tués ; 1 officier et 54 hommes blessés.

LA COTE 304

Relevé le 16 juillet par le 265^e R.I., le régiment, après avoir cantonné deux jours dans la région de Voyennes, s'embarque en chemin de fer pour le camp de Saint-Ouen.

Là, s'installe dans des baraquements bien aménagés.

Il reprend en hâte l'instruction, cela, en vue d'opérations projetées dans la région Nord de Verdun.

Dans les vastes plaines entrecoupées de bois de pins qui constituent le camp, les exercices peuvent être variés et intéressants. Les grenadiers et fusiliers travaillent sans relâche. Au bout de quinze jours, ils ont retrouvé toute leur habileté et leur adresse.

A la fin du séjour, le régiment est à nouveau dans une forme superbe.

Le 8 août, le 101e est enlevé en camions automobiles.
Il va cantonner à Autrécourt et à Ville-sur-Couzances.

A partir du 10 août, les officiers font des reconnaissances du terrain d'attaque dévolu au régiment, au Nord d'Esnes, sur le plateau de Pommérieux et sur les pentes Sud de la cote 304.

Dans la nuit du 13 au 14 août, on vient, par bataillons successifs, bivouaquer au camp B, dans le Bois de Béthelainville, au Nord de Dombasle-sur-Argonne.

Le 1er bataillon, puis le 3e, se portent en première ligne, où ils relèvent les éléments de la 120e D.I. qui tiennent ce secteur.

La situation est très pénible.

Les bombardements par obus à l'ypérite sont continus et très nourris pendant toute la durée des nuits. L'ennemi s'attend à une attaque. Il réagit violemment, par ses tirs de contre-préparation.

Les pertes sont déjà sensibles.

Les tranchées et boyaux n'existent pour ainsi dire plus. L'aspect du terrain est chaotique, ce ne sont que trous d'obus jointifs, que les pluies des jours précédents ont à moitié remplis d'eau.

Au loin, dominant tout l'horizon, se profile la hauteur du Montfaucon, belvédère célèbre, d'où les observateurs ennemis aperçoivent tous les moindres détails du terrain d'attaque.

Dans ce paysage lunaire, pas un point de repère, pas un arbre, pas une route, pas un sentier.

Il faudra se diriger à la boussole pour arriver exactement sur les objectifs assignés.

Encadré à gauche par le 92e R.I., le régiment doit traverser le plateau de Pommérieux et la partie Ouest du mouvement de la cote 304, de façon à atteindre les pentes Nord et l'éperon du bois Camard. Cela, pour permettre au 139e R.I., placé derrière lui, de se redresser face à l'Est, et, d'enlever la cote 304, par une marche d'Ouest en Est.

Ce résultat obtenu, la progression sera continuée sur l'ouvrage de Souvain, afin d'atteindre le ruisseau de Forges, entre Haucourt et le Moulin de Raffécourt.

L'attaque est fixée au 20 août, à 4h40

Dans la nuit du 19 au 20, les deux bataillons d'attaque (BASTIANI à droite ; FLORENTIN à gauche) prennent leur formation d'assaut.

Il n'y a pas de parallèle de départ.

On s'aligne à la boussole perpendiculairement à la direction d'attaque et on attend, tapis dans les trous d'obus, l'heure de bondir à l'assaut.

Le bataillon KREMPP (réserve) quitte le camp de Béthelainville à 2 heures, pour venir s'établir derrière les deux bataillons de première ligne.

Pendant l'exécution de ce mouvement, il doit traverser un terrain infesté de nappes d'ypérite, l'obligation de garder le masque rend la marche affreusement pénible.

Dans la soirée du 19, l'adjudant BOULICOT, de la 3e compagnie, ayant repéré un poste ennemi à quelques distances de nos lignes, le fait attaquer par des V.B. (grenades à fusils de type Viven-Bessière) ; le point est capturé et 15 prisonniers ramenés.

A 4h30, le régiment est prêt à partir dans les conditions prévues.

L'artillerie allemande commence, dès ce moment, à tirer sur sa première ligne.

A l'heure fixée, les vagues d'assaut débouchent en ordre parfait et marchent crânement à l'attaque.

Le tir de barrage allemand se déclenche presque aussitôt. Il augmente rapidement d'intensité et atteint une extrême violence.

Bien qu'une épaisse fumée aveugle les combattants, la progression continue méthodiquement. Les vagues traversent le barrage sans faiblir, cela, malgré son extrême intensité.

On marche de la sorte, jusqu'à la limite du premier bond, sans éprouver, pendant la traversée des premières lignes allemandes, d'autres difficultés que celles provenant de la violence du barrage.

Aveuglés par la fumée, dans la lueur incertaine du petit jour, quelques colonnes commettent de légères erreurs de direction qui provoquent une dislocation sensible dans le dispositif d'assaut.

On marche dans une fumée épaisse, sans autre moyen de se diriger que la boussole.

Les garnisons, que l'ennemi a maintenues dans ses tranchées avancées, se rendent facilement.

A droite, malgré les feux de mitrailleuses venant de la cote 304, qui n'est pas attaquée, et qui nous prennent complètement de flanc, la compagnie de tête, du bataillon BASTIANI (3e), progresse méthodiquement, suivant au plus près le barrage roulant. Elle arrive sur la tranchée Dorothée, qu'elle atteint d'un seul bond, après avoir franchi la tranchée Brocart et réduit à coups de V.B., grâce à l'énergie du sous-lieutenant DURNERIN, une mitrailleuse ennemie qui fait subir des pertes sévères à la section de cet officier.

Le commandant BASTIANI, blessé au pied, dès le début de l'action, a dû passer le commandement du 1er bataillon au capitaine VIVIER.

Les deux bataillons sont arrivés d'emblée à la ligne fixée pour le premier bond.

A l'heure prescrite, la progression est reprise vers le Bec de Canard et la Botte.

Dès la mise en marche, pour l'exécution du deuxième bond, le bataillon de gauche (3e) éprouve des difficultés sérieuses. Des mitrailleuses, que notre barrage ne réussit pas à aveugler, tirent de la région du Bec de Canard et de la tranchée Gertrude. Leurs feux, très précis et très meurtriers, retardent considérablement l'avance des premières vagues. Ils provoquent, entre les compagnies de tête du 1er bataillon, qui ont progressé plus facilement, et, les premiers éléments du 3e, un décolllement en profondeur assez important.

La compagnie TAMINAU (3e) se trouve, de ce fait, très en pointe. Dès son arrivée sur la tranchée Dorothée, elle est prévenue, grâce à l'avion de la division qui lui fait un signal, de contre-attaquer, car des forces ennemies vont intervenir.

Presque au même instant, la compagnie est violemment contre-attaquée sur son front et sur son flanc gauche, par des groupes ennemis qui débouchent des pentes Nord de la cote 304.

La vaillante 3e résiste énergiquement. Mais, menacée d'un enveloppement sur sa gauche, le capitaine doit se replier par échelons tout en combattant.

Grâce à la ferme résistance de la section DURNERIN, et, à la présence d'esprit des soldats mitrailleurs LHORTE et DAYNES, la contre-attaque ennemie est enrayée.

L'acte d'héroïsme de DAYNES mérite d'être cité.

Au moment où la section de mitrailleuses se replie, l'homme qui porte le trépied tombe, blessé.

On ne s'en aperçoit pas sur le moment.

Arrivés sur la position de repli, quand on veut mettre la pièce en batterie, plus de trépied, alors que les Allemands avancent... Il faudrait tirer à tout prix.

N'écouter que son courage, DAYNES se reporte en avant, au pas de course. Il arrive près du camarade blessé, prend le trépied, et, sous le feu des ennemis, estomaqués par tant d'audace, revient, à vive allure, à sa section.

La pièce est mise en batterie. Elle fauche les Allemands, brisant net leur contre-attaque.

Au même instant, une autre contre-attaque, venant cette fois de la droite, tombe à l'improviste sur la compagnie GUIGARD (2e) qui suit, en échelon, et, débordé à droite par la compagnie TAMINAU. Elle est obligée de se replier, par échelons, sur la tranchée Delhomme.

Dans ce mouvement, elle perd trois de ses officiers sur quatre (capitaine GUIGARD et sous-lieutenant PAILLAS blessés, sous-lieutenant DUMONTAIS tué.)

Le capitaine TAMINAU, menacé d'un double enveloppement, par la droite et par la gauche, est contraint de continuer son repli en combattant, afin de venir s'établir au Sud de la tranchée Delhomme.

La 1ère compagnie, dont le capitaine KIRIEL vient d'être mortellement blessé, s'installe en arrière de la droite de la 2e compagnie.

Les mitrailleuses de la cote 304, qui n'ont pas été attaquées, tirent avec rage sur ces unités qu'elles prennent complètement d'écharpe. La situation, en ce point, est des plus rudes.

A gauche, la progression du bataillon FLORENTIN est définitivement enrayée, par le feu violent des mitrailleuses qui agissent sur son front, avec d'autant plus d'intensité que le barrage roulant, ayant continué sa marche, ne protège plus le front du bataillon.

Bien qu'on lance des fusées à six feux, signal convenu pour fixer le barrage, ce signal lumineux n'est pas aperçu.

A 5h 45, la situation est telle qu'elle l'était à la fin du premier bond.

Par T.S.F., le lieutenant-colonel BOURG donne, à son groupement d'artillerie, l'ordre de reprendre le barrage sur la ligne fixée pour la fin du premier bond, et, de l'éteindre progressivement. Il organise immédiatement la reprise de l'attaque et en fixe l'heure à 9h45.

On repart à l'heure dite. Le 1er bataillon progresse d'une centaine de mètres, mais, mitraillé sur son flanc droit, et, pris d'écharpe par les défenseurs de la cote 304, il est cloué au sol.

A gauche, le bataillon FLORENTIN éprouve de grosses difficultés. Il n'a à vaincre qu'une résistance frontale.

Il entreprend méthodiquement la conquête du terrain, réduisant successivement à coups de V.B., et, par la manœuvre de ses fractions, les mitrailleuses qui lui sont opposées.

Tenace et persistant dans son effort, il réalise une progression lente, mais constante et sûre, dans la direction de son objectif.

Sa 9e compagnie perd successivement tous ses officiers (lieutenant MÉGE, sous-lieutenant SUCHAIRE et DUCOUT). Le lieutenant ROBERT, qui a remplacé le lieutenant MÉGE, est blessé à son tour. La lutte continue tout l'après-midi et, grâce à l'énergie de chefs comme le commandant FLORENTIN, le lieutenant POURTIER, commandant la 10e compagnie, le sous-lieutenant DARBARD, les sergents RAGOT et RIBOULET, ce bataillon, à 19 heures, atteint à peu près intégralement les objectifs qui lui avaient été assignés, faisant plus de 200 prisonniers, tout en capturant des mitrailleuses.

Ce résultat, obtenu par une lutte tenace, pied à pied, et conduite avec une volonté et un acharnement splendides, fait le plus grand honneur à ce bataillon. Il met, en outre, en pleine lumière l'énergie, la volonté et la bravoure des officiers, des sous-officiers et des hommes.

Les pertes sont sévères, 8 officiers et 120 hommes tués ; 10 officiers et 442 hommes blessés, mais le but est atteint.

Les 21, 22 et 23, on s'organise sur les positions conquises et le 1er bataillon réussit à progresser de quelques centaines de mètres.

Le 24, l'attaque est reprise. Cette fois, la cote 304, attaquée de front, et, le régiment couvert sur sa droite, les objectifs sont rapidement enlevés et la fameuse cote est définitivement à nous.

Le terrain conquis est jonché de cadavres d'Allemands. Il y en a des centaines. Les nettoyeurs des abris des pentes du bois Camard et de la Botte ont rudement travaillé. Les cadavres empilés à l'intérieur témoignent de leur ardeur à la besogne.

Du 24 au 31 août, on reste sur les positions conquises et dont l'organisation est aussitôt commencée.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, après être relévé par le 87e R.I., le 121e vient s'installer au repos à Charmontois-le-Roy et à Charmontois-l'Abbé.

Il y comble ses pertes et se réorganise.

Après cette brillante affaire, le régiment est cité à l'ordre de l'armée. Ce qui lui vaut l'attribution de la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre.

Le secteur de Vauquois

Le 23 septembre, des autos-camions transportent le 121e R.I. dans des camps établis dans les bois au Sud de Clermont-en-Argonne.

Le 25, il vient occuper le secteur de Vauquois, entre l'Aire et le Mont des Allieux. Là où il relève le 340e R.I. Le secteur est assez tranquille.

Quelques bombardements de harcèlement viennent, à des heures variables, deux ou trois fois par jour, en troubler la quiétude, dans la région de la Branière ou de l'ouvrage de Moisans.

La butte de Vauquois domine tout le secteur, elle porte la marque indélébile des luttes épiques qui s'y sont déroulées.

La guerre de mine y continue. Au sommet du piton, une vaste faille, aux parois abruptes, produite par l'explosion successive de formidables fourneaux de mines, constitue une sorte de précipice où est enseveli le village de Vauquois, dont il ne reste plus trace.

Les postes allemands sont sur la lèvre Nord ; les nôtres, sur la lèvre Sud. Le précipice infranchissable les sépare.

Tous les matins, une détonation sourde fait trembler la terre jusqu'à plusieurs kilomètres. C'est un camouflet qui joue, à une profondeur considérable, donné tour à tour par chacun des adversaires, acharnés à cette

guerre de taupes.

La manœuvre nécessite de grandes précautions et d'importants travaux auxquels les hommes du régiment sont largement conviés.

La division n'a que deux régiments en secteur. Le troisième est au soi-disant repos, dans les camps au Sud de Clermont-en-Argonne.

On y va, tour à tour, passer dix jours.

Le repos y est bien illusoire, car les travaux de confection de claies et de fascines incombent au régiment mis en réserve.

Dans cette région Nord de Verdun, la terre est friable, les boyaux ne tiennent pas. Il faut revêtir de fascines et de claies sur les deux parois, si l'on veut maintenir les communications.

La quantité de claies, de perchettes et de fascines, que nécessite ce travail, est formidable. Le régiment de réserve, qui doit les confectionner, ne jouit que de bien peu de loisirs.

Successivement, le régiment occupe les secteurs de Allieux, de la Buanthe et de Forimont.

Vers le 15 octobre, les bombardements ennemis deviennent très violents. Ils sont exécutés en obus à l'ypérite, dans le secteur de la Buanthe.

Le 22 octobre, un coup de main, rondement mené, nous permet d'identifier l'ordre de bataille ennemi.

Les travaux d'organisation continuent. Ils sont rendus, chaque jour, plus difficiles, par le bombardement et surtout par les pluies.

Ils s'achèvent néanmoins. Ils sont à peu près terminés, quand la division quitte le secteur.

Le 27 décembre, relevé par le 38e R.I., le régiment va au repos dans la région entre Laheycourt et Revigny.

- État-major à Maison-du-Val
- 1er bataillon à Auzécourt
- 2e bataillon à Noyers
- 3e bataillon à Laheycourt

1918

LE SECTEUR DE BEZONVAUX

Le régiment stationne pendant un mois dans la région de Laheycourt, dans des cantonnements qui seraient suffisants, si les toits ajourés et les murs en pisé, ornés de nombreuses lézardes, ne donnaient pas trop largement passage à la bise aigre qui vient du Nord.

Le froid est des plus vifs.

Le 3 février, on s'embarque de nouveau pour la région de Verdun, où la 25e division doit être relevée par la 26e D.I.

L'existence y est si rude. L'atmosphère est si empestée par les obus toxiques et principalement par l'ypérite ; les coups de main de l'ennemi si fréquents et si violents ; les bombardements si sévères, qu'il n'est pas possible de laisser les divisions plus de quarante à quarante-cinq jours, dans ce redoutable secteur de Bezonvaux.

Les circonstances vont exiger que la 26e D.I. le tienne pendant trois mois.

Dès l'arrivée, tous sont frappés par l'aspect de désolation de cette région Nord de Verdun.

Quel inoubliable spectacle !

Quelle impression de ruine, de dévastation, d'anéantissement de toutes choses !

Des belles forêts qui couvraient la contrée, pas une trace ne reste, sauf, de-ci de là, quelques troncs d'arbres calcinés et tordus, lamentables et noirs, dont le plus haut n'atteint pas 1 mètre.

Le terrain est bouleversé, d'un aspect général jaunâtre.

Il est couvert de cratères jointifs, si nombreux, si serrés, qu'il est impossible de découvrir la moindre place qui n'ait pas été affouillée par un obus.

Qui dira cet aspect terrifiant de désolation et de mort de ces ravins de Vaux, du Helly, du Bazile, de la Fausse Côte, de la Caillette, du Fond du Loup, du Fond des Rousses, des pentes d'Hassoule et du plateau

d'Hardaumont ?

Ce sont, partout, des débris de toute sorte ; des fils de fer tordus et enchevêtrés ; des obus et des grenades non éclatés et, surtout, une quantité d'ossements humains, de squelettes entiers, éparpillés un peu partout, et, si nombreux, qu'on ne peut creuser un boyau ou une tranchée sans en déterrer quelques-uns.

Beaucoup de tués ont été enterrés à même le parapet, peu profondément, par manque de temps.

L'érosion produite par les pluies, les a, peu à peu, découverts.

Des pieds, avec des restants de souliers, ou le squelette d'une main, sortent de la paroi, semblant ainsi vouloir vous arrêter, au passage, pour mendier une sépulture !

Vision macabre qui fait concevoir tout l'acharnement de la lutte gigantesque qui s'est déroulée pendant de si long mois, sur cette rive droite de la Meuse.

Le secteur d'Hassoule, dévolu au régiment, est particulièrement dur.

Accrochées aux pentes Sud de la croupe qui, du col des Chambrettes, va dans la direction des Jumelles d'Ornes, les tranchées sont séparées du mouvement de terrain qui va du fort de Douaumont à Bezonvaux, par le ravin du Fond des Rousses.

Un endroit humide, marécageux et parfaitement surveillé par les observatoires ennemis de la plaine de la Woëvre et des Jumelles d'Ornes.

Aucun mouvement n'est possible de jour.

Les ravitaillements, de toute sorte, ne peuvent être effectués que de nuit, à travers un terrain chaotique. Là, où, hommes et mulets glissent et tombent à chaque pas, sur les pistes systématiquement battues au canon et à la mitrailleuse. Là encore, où, à travers les ravins, les obus à l'ypérite entretiennent méthodiquement une atmosphère empoisonnée.

A Bezonvaux, dont il ne reste que quelques pierres, les sections de garde, blotties dans des caves à moitié remplies d'eau, ne peuvent, de jour, mettre le nez dehors.

C'est le régime cellulaire à jet continu.

L'ensemble de la position constitue le terrain classique des coups de main de l'ennemi. Ils sont faciles à réussir, en raison du peu de distance séparant les lignes adverses ; de la position dominante de l'adversaire et de l'impossibilité de faire le vide dans le terrain attaqué, par suite de cette autre impossibilité. Celle qui résulte de la traversée du ravin des Rousses, sous le violent tir d'engagement qui y est régulièrement dirigé pendant l'exécution des coups de main.

Il y en a régulièrement un par semaine, quelque fois deux.

Ils réussissent chaque fois, a-t-on dit aux nôtres, à leur arrivée dans le secteur.

S'étant rendu compte de ces conditions éminemment défavorables, et, voyant qu'il n'y a pas à compter sur le barrage de l'artillerie, en raison de la grande proximité des lignes adverses, le commandant du régiment fait, dès l'arrivée, régler le tir, de toutes les mitrailleuses de la position arrière, sur le « No man's land ». Il prescrit qu'au premier signal, demandant le barrage de l'artillerie, toutes ses mitrailleuses, bloquées sur leur direction de tir, entreront immédiatement, et violemment, en action.

Le 11 février, à 7h15, l'ennemi tente un premier coup de main sur le front du bataillon BASTIANI.

Les mesures prévues donnent leur résultat.

L'ennemi ne peut aborder nos lignes. Il est décimé par le tir des mitrailleuses.

Les quelques rares hommes qui ont réussi à sauter dans nos tranchées sont immédiatement contre-attaqués.

Ils s'enfuient laissant, entre nos mains, deux morts ; des soldats qui nous permettent d'identifier l'ordre de bataille des Allemands.

Le 12 février, nouveau coup de main, de plus grand style cette fois.

A 4h50, trois *Stosstrup*, forts chacun de 60 à 70 hommes, attaquent simultanément les trois points d'appui tenus par le bataillon BASTIANI et la compagnie ROUSSEAU (5e).

Nos barrages de mitrailleuses font merveille.

L'ennemi ne peut les traverser, sauf sur le front de la compagnie ROUSSEAU, où ils sont moins denses. Un des *Stosstrup* entre dans nos lignes, mais une contre-attaque l'en chasse aussitôt.

C'est un grave échec pour les Boches, qui laissent, entre nos mains, deux morts et deux blessés.

Les nombreux cadavres restés dans le « No man's land » attestent l'excellent travail de nos barrages dirigés avec une précision qui sont tout à l'honneur de nos braves.

L'ennemi s'aperçoit que son stand de coups de main a changé d'allure.

En deux jours, il vient d'essayer deux graves échecs. Son ardeur en est singulièrement refroidie. Il va dorénavant se tenir coi pendant tout un grand mois.

Dans la nuit du 24 au 25 février, le régiment passe le secteur d'Hassoule au 139^e R.I. et prend le secteur d'Hardaumont qui lui est contigu, au Sud.

Le séjour dans le secteur d'Hassoule lui coûte 1 officier et 15 hommes tués et 2 officiers et 48 hommes blessés.

Après cette rude existence dans le secteur d'Hassoule, celle d'Hardaumont est vraiment reposante.

Faisant face à l'Est, dominant la plaine de la Woëvre, sur laquelle il a des vues très étendues, l'endroit se prêterait à une défense facile, en cas d'une attaque, que, l'éloignement des positions ennemies et la difficulté d'aborder les pentes des Hauts de Meuse, rendent tout à fait improbable.

Les bombardements sont peu sévères et le travail entrepris pour achever l'organisation défensive y est aisé.

A partir du 15 mars, le bombardement ennemi augmente subitement de violence, notamment entre la rive droite de la Meuse et Bezonvaux.

L'artillerie lourde, à longue portée, intervient avec beaucoup d'activité sur les arrières, à Verdun, et aux... Faubourg Pavé, Belleray et Dugny.

Le 16, coup de main ennemi sur le secteur d'Hassoule, tenu par le 92^e R.I., et qui subit des pertes sévères. L'intensité du bombardement demeure très grande.

Le 20, après une journée très agitée et une augmentation de la violence de son bombardement, l'ennemi passe à l'attaque. Après un marmitage, par torpilles, vraiment impressionnant, sur tout le secteur d'Hassoule, tenu par le 92^e R.I., celui-ci subit à nouveau des pertes sévères.

Toute cette journée du 20 est marquée par un bombardement furieux.

Serait-ce encore sur Verdun que va se produire la grande offensive allemande annoncée pour le début du printemps ?

La journée du 21 est calme.

Nous apprenons, que, c'est sur le front, où il a opéré sa fameuse retraite stratégique de 1917, que l'ennemi lance sa nouvelle ruée, dans ce secteur de Saint-Quentin. Là, où le régiment a organisé la zone il y a de cela huit mois.

Le régiment reprend le secteur d'Hassoule à partir du 28 mars.

L'ennemi, qui désire maintenir nos forces sur le front de Verdun, cherche à nous tenir sous la menace d'une attaque.

Le 1^{er} avril, puis les 5, 6 et 9, des bombardements très violents, contenant une forte proportion d'obus toxiques, sont exécutés sur tout le secteur.

La carrière d'Alsace est particulièrement prise à partie par les obus de 210 à l'ypérite.

Malgré toutes les précautions prises, le nombre des intoxiqués est considérable.

Relevé dans la nuit du 12 au 13 avril, par le 139^e R.I., le 121^e R.I. va occuper le secteur Vaux-Damloup, au Sud du secteur d'Hardaumont.

L'endroit est réputé comme très calme. Mais, dès notre arrivée, l'activité de l'artillerie augmente progressivement jusqu'au 17. Pendant toute cette journée-là, les Allemands exécutent un tir lent, mais continu de destruction, par obus de 105 et de 150.

Vers 2 heures, de forts contingents ennemis attaquent les compagnies GUILHEM et ROUSSEAU (2^e et 5^e). Ils sont repoussés.

A partir du 18, le secteur redevient très calme. On travaille beaucoup pour en terminer l'aménagement

jusqu'au 3 mai. Date à laquelle le régiment est relevé par le 165^e R.I.
Il gagne, en chemin de fer, la région Sud de Bar-le-Duc. Là, où il est mis au repos.
Le séjour, dans le secteur de Bezonvaux, lui a coûté, au total, 1 officier et 22 hommes tués, ainsi que 7 officiers et 512 hommes blessés.

LA BATAILLE DE L'OURCQ

Confortablement installé dans de très bons cantonnements, au Sud de Bar-le-Duc, à Guerpont (état-major et 3^e bataillon), Culey (2^e bataillon) et Resson (1^{er} bataillon), le régiment se repose de la dure période passée dans le secteur de Bezonvaux.

Il reçoit des renforts qui comblent ses pertes et reprend, sans tarder, l'instruction.

La première ruée allemande de 1918 a été contenue.

On sait, aussi, que l'ennemi en prépare une deuxième, que l'on attend dans la région d'Amiens.

Le régiment est prêt.

Le 16 mai, il embarque à Longeville, pour débarquer le 17 en gare de Feuquières.

Là, il gagne, en deux étapes, le cantonnement de Bougainville (état-major, 1^{er} et 2^e bataillons) et Briquemessnil (2^e bataillon).

L'instruction est aussitôt reprise.

Des manœuvres, avec chars d'assaut, permettent aux cadres et aux hommes de se familiariser avec l'emploi de ces nouveaux engins.

Le 27 mars, la grande attaque allemande est déclenchée sur le Chemin des Dames.

La poussée ennemie a rompu le front en ce point.

Elle gagne rapidement vers le Sud, menaçant Meaux et Paris.

La 26^e D.I. repart aussitôt pour s'embarquer dans la région Sud-Ouest d'Amiens.

Le 121^e R.I. prend le train à Prouzel et file dans la direction de Paris, puis de Meaux.

Au passage, à Pantin, pendant un assez long arrêt, on entend toutes les vingt minutes les éclatements des obus des fameuses « Berthas ».

Les nouvelles que l'on prend au passage n'ont rien de réconfortant.

Toutes les positions, au Nord de Soissons, ont été enfoncées.

Les dernières réserves de la VI^e armée ont fondu dans la bataille. Seul, un réseau de cavalerie, reculant pied à pied, et, combattant avec acharnement, renseigne le commandement sur la progression de l'ennemi, dont les avant-gardes atteignent une ligne passant approximativement par Latilly, Neuilly-Saint-Front et Chouy.

Il n'y a pas un moment à perdre.

La 26^e D.I., mise à la disposition du 2^e corps de cavalerie, a pour mission de s'opposer à la marche des corps allemands, dont le mouvement sur Paris, par la vallée de l'Ourcq, se dessine maintenant de façon très nette. Elle s'établira à hauteur de Troësnes.

Ensuite, elle attaquera dans la direction de Chouy.

Aussi, dès son arrivée, ses éléments vont-ils être jetés successivement dans la lutte.

Le premier de tous est le bataillon KREMPP (2^e du 121^e R.I.), qui reçoit mission de couvrir le débarquement de la division.

Le flanc droit, appuyé à l'Ourcq, soutenu dans sa marche en avant par quelques autos-mitrailleuses, se porte en hâte sur Troësnes. Là, il s'installe face à l'Est.

Sa situation est difficile.

Il ne bénéficie pas de liaisons latérales ; pas plus de cavalerie en avant, et, comme pour briser le ressort et l'allant de ses hommes, il assiste pendant sa marche en avant au lamentable spectacle de longs convois de voitures fuyant devant l'avance ennemie.

Mais, loin de démoraliser ses vaillants poilus, ce spectacle excite au contraire leur ardeur et leur résolution d'arrêter le flot ennemi.

Le 121^e R.I. arrive.

Le Boche ne passera pas.

D'ailleurs, le contact avec lui s'établit aussitôt.

Les patrouilles, envoyées des deux côtés, se heurtent et se fusillent, mais aucune attaque ne marque cette journée du 31 mai, pendant laquelle le bataillon KREMPP, tâté par les éléments avancés des deux premières divisions de la Garde, n'en supporte pas encore le choc.

Entre-temps, l'état-major et la C.H.R., débarque à Estably. Ils sont acheminés en autos sur La Ferté-Million, où ils arrivent le 1er juin à 4 heures.

Le 1er bataillon arrive à son tour à 14 heures.

Le 3e ne rejoindra le lieu, que dans la nuit du 1er au 2.

Pendant la nuit du 1er au 2, deux bataillons du 139e R.I., dirigés en hâte, dès leur débarquement, sur le terrain de la lutte, encadrent le bataillon KREMPP.

Au Sud, le bataillon RUNACHER tient le front, entre le pont sur l'Ourcq à Troësnes et Mosloy.

Au Nord, le bataillon DUPLOUY (2e et 139e R.I.) couvre le flanc gauche du bataillon KREMPP, dans la région de Silly-la-Poterie et de la maison forestière de Mortefer.

Le 1er juin, dès 8 heures, Troësnes constitue l'objectif d'attaques successives de l'ennemi. Celui-ci convoite ce point de passage important.

La première se déclenche à 8 heures précises.

Une première reconnaissance, forte de 25 à 30 hommes et commandée par deux officiers, débouche du Buisson de Cresnes et tente d'aborder le village.

Prise sous le feu de la section de mitrailleuses DELPRAT, de la C.M. 2 et de la 6e compagnie (De LARMINAT), elle regagne précipitamment l'abri du Buisson de Cresnes, laissant sur le terrain des morts et une mitrailleuse.

A 8h30, nouvelle attaque, plus nourrie cette fois, et, appuyée par de violents tirs de mitrailleuses partant de la lisière du Buisson de Cresnes.

Elle est brisée par le feu de nos Hotchkiss et de nos fusiliers, qui, sans se soucier du feu ennemi, se découvrent. Visant juste, ils abattent les fantassins ennemis qui regagnent en hâte le couvert du Buisson de Cresnes.

A 13 heures, l'attaque est reprise.

Elle durera tout l'après-midi.

L'ennemi débouche en force de Noroy-sur-Ourcq, -un bataillon au moins-, et se dirige sur la cote 98.

Nos mitrailleuses le prennent immédiatement sous leurs feux et arrêtent net sa progression.

Il stoppe un instant et reprend peu après sa marche en avant ; opérant, cette fois, par infiltration, entre les bois et l'Ourcq.

A 16 heures, il passe à l'assaut.

Grâce à un important dépôt de munitions trouvé dans le village, nos mitrailleuses sont largement approvisionnées. Elles font des ravages effrayants dans les rangs ennemis.

Ceux-ci, cloués au sol, ne peuvent avancer d'un pas.

A 18 heures, le calme est rétabli.

Les positions sont intégralement maintenues.

Le brave 2e bataillon a calé l'avance boche.

La nuit n'est troublée que par des bombardements dirigés systématiquement sur les carrefours.

Le 2 juin, le 1er bataillon est mis à la disposition du lieutenant-colonel ADAM, commandant le 139e R.I., pour une attaque sur le Buisson de Cresnes et Noroy. Il se porte, par Saint-Vaast, sur Troësnes et la vallée de la Savières, au Nord de ce village.

Il doit être encadré, à droite par le bataillon RUNACHER, du 139e ; à gauche, par le bataillon DUPLOUY, du même régiment.

L'attaque part à 14h 30.

Les trois bataillons rivalisent d'ardeur et se portent résolument à l'assaut.

Les unités de première ligne, du bataillon JANSON, pénètrent dans le bois, mais se heurtent à l'intérieur à une solide résistance ennemie.

Les sections du lieutenant SARTIN et de l'adjudant VIDAL sont encerclées. Elles parviennent toutefois à se dégager, grâce à la vaillance de tous, et, particulièrement, à celle de leurs chefs, qui tuent, à coups de révolver, plusieurs soldats ennemis, tout en commandant sa troupe avec un imperturbable sang-froid.

La section BOULICOT (3e compagnie), un moment arrêtée par les mitrailleuses, les réduit, une à une, et progresse hardiment.

Le caporal LONG s'empare d'une d'entre elles et la rapporte dans nos lignes.

L'ennemi contre-attaque avec fureur.

Les unités du bataillon JANSON résistent sur place. Elles maintiennent la possession du terrain conquis. L'effort des Allemands porte surtout sur le bataillon KREMPP (6e compagnie) qui enraie la progression des ennemis qui s'avancent sur elle, tout en perdant la moitié de son effectif par balles atteignant la tête.

La section du sergent PRIVAT fait des prodiges de valeur et contient brillamment l'ennemi. Bien appuyée par les feux de mitrailleuses de la section DELPRAT, et, quoique prise à partie par un canon d'accompagnement allemand, elle n'hésite pas à se porter en avant, afin d'obtenir un meilleur champ de tir ; cela, pour au mieux accomplir sa mission.

La compagnie ROUSSEAU (5e), soumise à un violent tir de *minenwerfer*, résiste superbement ; elle fait des prisonniers.

Nos mitrailleuses tirent avec rage.

Les corvées supplémentaires de pourvoyeurs, chargées de les alimenter, sont sur les dents.

Les ennemis tombent par grappes : c'est un carnage sans nom.

Le tireur JACQUET, de la section de mitrailleuses AUGOT, imperturbablement calme, l'œil à la ligne de mire, abat des sections entières, grâce à la précision de son tir.

On aura une idée du feu infernal de nos mitrailleuses en songeant que la compagnie du 2e bataillon a tiré 120.000 cartouches durant cette seule journée du 2 juin.

L'élan ennemi est brisé.

Des cadavres, sans nombre, jonchent le sol.

Le Boche n'a pas avancé d'un pas.

Pour faire face à la situation critique, résultant de l'avance rapide des Allemands du 27 au 31 mai, le général commandant la division a dû engager dans la bataille les différents bataillons de ses trois régiments, au fur et à mesure, de leur arrivée et sans souci des liens organiques.

Le 2 au soir, la situation semblant plus calme, il prescrit des mouvements de relève destinés à mettre de l'ordre dans les régiments ; à les regrouper sous le commandement de leurs chefs respectifs.

En conséquence, le bataillon FLORENTIN est acheminé sur Mosloy, avec mission de tenir le terrain, entre ce village et le pont sur l'Ourcq, à Troësnes.

Dans la nuit de 2 au 3, le bataillon JANSON doit relever à Troësnes, le bataillon KREMPP, qui viendra ensuite s'établir à Saint-Vaast, pour se mettre à la disposition du lieutenant-colonel BOURG, dont le poste de commandement a été fixé en ce point.

Le 3 juin, à 4 heures, les relèves prescrites ne sont pas terminées et le bataillon KREMPP n'est pas arrivé à Saint-Vaast, quand, brusquement, une formidable attaque allemande se déclenche sur Troësnes et sur le terrain compris entre ce village et Mosloy.

L'attaque est accompagnée d'un bombardement d'une violence inouïe.

De fortes escadrilles d'avions, volant bas, et, parmi lesquelles la fameuse escadrille « tango » de l'as allemand RICHTOFFEN, attaquent nos lignes et nos arrières à la mitrailleuse et à la bombe. Sur tout le front des 1er et 3e bataillons la lutte fait rage.

A Troësnes, le 1er bataillon est sérieusement menacé d'encerclement. Tous font preuve de la plus héroïque bravoure.

Les Allemands, fauchés par le tir des mitrailleuses, des fusiliers et des voltigeurs qui, insoucieux du danger, se découvrent et se mettent debout pour mieux voir, ne peuvent aborder Troësnes.

Leur offensive sur le village est brisée net.

Ils se réfugient à nouveau sous le couvert du Buisson de Cresnes.

Au Sud de l'Ourcq, la section MICHY, de la 11e compagnie, et la section de mitrailleuses FERRAGU, de la C.M. 3, sont prises à partie par une automitrailleuse et mises hors combat.

La liaison est rompue entre le pont Sud de Troësnes et le bois à l'est de Mosloy.

L'ennemi s'engouffre dans le couloir qui vient de se créer et gagne le bois de Saint-Vaast.

Au Sud, vers Mosloy, il est contenu par la 11e compagnie, sous le commandement du lieutenant TOUCAS, et, dont l'action personnelle électrise toute son unité, ou, encore, par la compagnie POURTIER (9e).

Le sous-lieutenant PROUST vient très opportunément prolonger à gauche la compagnie TOUCAS et protéger le village de Mosloy de l'encerclement qui le menace.

Cet officier fait preuve, en même temps que de qualités de bravoure bien connues, d'une habileté manœuvrière et d'un sang-froid superbes.

La section MONTRIGAUD, restée très en avant et presque cernée, se défend avec acharnement. Elle réussit à se dégager dans la soirée.

Tout le 3e bataillon se bat furieusement. Il cause à l'ennemi des pertes sévères ; il tient ferme sur ses positions.

Les Allemands ont progressé dans le bois de Saint-Vaast.

Ils atteignent sa lisière Ouest, d'où ils débouchent à moins de 300 mètres du poste de commandement du lieutenant-colonel. Point, dont l'accès devient impossible sous le feu des mitrailleuses, et, qui risque d'être rapidement enlevé.

Les batteries, du 3e groupe du 16e R.A.C. situées à proximité, sont également sous le feu des mitrailleuses légères.

La situation devient très critique.

Le bataillon KREMPP n'arrive toujours pas.

En hâte, les éléments du poste de commandement, téléphonistes, radios, cyclistes, sautent sur leurs armes et garnissent la lisière de Saint-Vaast.

Les artilleurs lâchent leurs canons pour prendre le mousqueton et la fusillade commence, quand arrive la section du lieutenant VILLARD, en avant-garde du bataillon KREMPP.

Les hommes sont exténués, fourbus par les trois jours de durs combats qu'ils viennent de soutenir si héroïquement à Troësnes. Ce sont des vaillants. Leur chef est un homme que rien n'arrête.

La section, à laquelle le lieutenant-colonel vient dire ce qu'il attend d'elle, se lance immédiatement sur le Bois de Saint-Vaast, le tout, dans un élan magnifique. Il s'y engage une lutte, pied à pied, et, un corps à corps, que vient étayer le reste de la compagnie SCHERER, sous l'énergique impulsion de son chef, et, dans un élan vraiment splendide.

On ne sent plus la fatigue.

De nouveau les muscles se tendent, les énergies se décuplent, l'émulation renaît.

L'ennemi commence à reculer, talonné de près par cette belle unité.

Successivement, arrivent les autres compagnies du bataillon KREMPP.

Elles sont immédiatement lancées dans le bois.

La section PROUDHON, de la 6e compagnie, a son effectif réduit de plus de moitié, par le feu des mitrailleuses légères. Elle les fait taire rapidement.

Le caporal SARRE, en musette, une à lui tout seul, se lance à l'assaut. Il met en fuite un groupe de vingt Allemands.

A midi, après une lutte sévère, le bois est entièrement nettoyé et les compagnies victorieuses en garnissent la lisière Est.

On ne saurait trop louer, le commandant KREMPP et ses compagnies, pour cette énergique intervention, dont le résultat fut de rétablir une situation devenue très tragique. D'empêcher, par le fait même, l'ennemi d'arriver à La Ferté Million. La perte de ce point capital aurait eu des conséquences incalculables.

Ce beau bataillon a subi de grosses pertes.

Toutefois, rien n'a pu arrêter l'élan de ses hommes, exténués par trois jours de voyage, et, suivis de trois autres jours d'une lutte sans trêve ; d'une relève exécutée de nuit, sous des bombardements impressionnants.

A partir de ce moment de la guerre, la ruée ennemie sur Paris, par La Ferté Million et la vallée de l'Ourcq, est arrêtée.

Rebuté, saigné à blanc par les pertes subies, le Boche ne tentera plus rien.

A partir du 3, le lieutenant-colonel entreprend de refouler l'Allemand, peu à peu, afin de dégager le pont Sud de Troësnes ; de mettre fin à la menace d'encerclement que celui-ci porte sur la rive gauche de l'Ourcq, et qu'il fait peser sur le village et le 1er bataillon qui l'occupe.

Grâce à l'aide efficace du 16e R.A.C. et du bataillon BESSE du 92e dont le chef, un ancien du 121e R.I., connu pour son mordant et son habileté manœuvrière, dirige toute une série d'actions locales avec une maîtrise parfaite.

L'ennemi est méthodiquement refoulé ; la communication par le pont Sud de Troësnes est rétablie.

L'échec de l'ennemi devant la 26e division est complet.

Depuis le 31 mai, il n'a pas pu faire un pas en avant.

Les braves du 121e R.I., comme leurs camarades des 92e, 139e R.I. et 16e R.A.C., savaient qu'ils défendaient le cœur de la France.

L'effort ennemi s'est brisé devant l'infranchissable barrière que leur énergie, leur mordant et leur inlassable ténacité ont dressée en face de lui.

Ils lui ont infligé des pertes sévères.

Ils lui ont pris des mitrailleuses.

Ils ont fait des prisonniers et donné la plus rude leçon que puisse recevoir une troupe ivre d'espoir dans une victoire facile, lancée à la curée, avec l'illusion que tout cèdera définitivement devant elle.

Du 14 au 19 juin, le régiment tient le secteur de Troësnes, qu'il organise sous les bombardements que ne lui ménage pas un ennemi dépité de son échec et furieux de la rude leçon qu'il a reçue.

Le 19 juin, relevé par le 9e R.I., le 121e est embarqué en camions automobiles. Il va stationner dans la région de Mesnil-Aubry au Nord de Paris.

Au cours de ces rudes combats, il a perdu 12 officiers et 433 hommes. A savoir : 4 officiers et 59 hommes tués ; 8 officiers et 274 hommes blessés ; 1 officier et 60 hommes disparus.

Il est cité à l'ordre du Corps d'Armée.

LE SECTEUR DES KOEURS

Le 25 juin, embarquement en chemin de fer à l'Isle Adam.

Le 26, débarquement à Mussey d'où l'on gagne la région de Lisle-en-Barrois.

Trois jours après, le régiment relève, dans le secteur des Koeurs et de Han-Bislée, le 325^e R.I.

Secteur des plus calmes et fort agréable.

Les bataillons de première ligne, installés à Koeur-la-Grande et Koeur-la-Petite, détachent des compagnies dans la plaine herbeuse, là où la Meuse déroule son cours lent et sinueux.

Les postes sont confortables.

Le canon reste à peu près muet des deux côtés.

Pas de *minenwerfer*, de grenades à fusil, de « tourterelles » et autres engins agaçants.

En face, perché sur son piton, le fort du Camp des Romains domine la vallée de la Meuse. Il est le témoin gênant d'où l'observateur boche guette tous nos mouvements.

Pour l'instant, il semble vide.

C'est en vain que nos observateurs, l'œil à la jumelle, observent les parapets, avec la plus méticuleuse attention.

Impossible de découvrir âme qui vive.

Cependant, le guetteur allemand veille.

Qu'un détachement important se montre en un point quelconque de la plaine, et, une succession de 77 arrive sans retard, copieuse et précise. Toutes précautions sont d'ailleurs prises.

Les routes et les pistes sont habilement camouflées.

Grâce à ce maquillage savant, on peut, presque partout, se promener facilement sans être astreint, user du boyau.

En arrière, dans la forêt des Koeurs, qui couvre les hauteurs bordant la rive gauche de la Meuse, le bataillon de réserve, installé dans de bons abris, travaille à l'établissement d'une ligne arrière qui court du Nord au Sud dans la forêt des Koeurs. Le travail est facile, la futaie procure une ombre fraîche et épaisse.

L'eau est abondante, le calme complet.

Période reposante, après les dures journées de Verdun et de Troënes

Les beaux jours passent vite.

Le 19 juillet, le régiment, relevé par le 88^e R.I., gagne en camions automobiles la région de Géry et Salmagne, près de Bar-le-Duc. Il doit se tenir prêt à être embarqué en chemin de fer. La nouvelle ruée allemande s'est produite le 15 juillet sur le front de l'armée GOURAUD. Force qui tient magnifiquement pendant que, le 18, l'armée MANGIN commence cette foudroyante contre-offensive qui sera le début de notre victoire.

Sans doute, le 121^e R.I. et la 26^e D.I. vont-ils aller l'alimenter ?

On sait que le Boche recule, les plus beaux espoirs sont permis.

Le 21, l'ordre arrive d'aller relever la 17^e D.I., dans le secteur de Troyon.

On repasse la Meuse.

Le 24 août, le régiment se retrouve en secteur, entre le bois des Chevaliers, à gauche et la Meuse, à droite.

Les trois bataillons sont en ligne. Le terrain que doit garder le régiment est vaste (plus de 8 kilomètres de front).

Sauf au saillant des Mélèzes, point de friction assez délicat, les lignes adverses sont suffisamment distantes pour que les gros *minenwerfer* et autres engins de tranchées ne puissent entrer en jeu.

Les abris sont nombreux et bien aménagés.

Le secteur est tranquille, si tranquille que la densité d'occupation en est bientôt réduite, alors qu'un bataillon, le 1^{er}, doit se reporter sur la rive gauche de la Meuse, pour travailler à l'organisation d'une deuxième ligne entre Domcevrin et Woimbey.

Peu à peu, arrivent, successivement, des canons de gros calibre.

Fort discrètement, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, on les installe de toutes parts dans des positions bien cachées à la vue des avions adverses.

Nous savons ce que cela veut dire.

La fameuse hernie de Saint-Mihiel va, sans doute, être bientôt opérée.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, le poste d'Arras, tenu par la compagnie SCHÉRER (7e), est attaquée par un fort *Stosstrupp*.

Nous avons deux hommes tués. Les Allemands s'en retournent toutefois bredouilles et sans pouvoir emmener le prisonnier qu'ils convoitaient.

L'existence dans le secteur continue, sans que l'ennemi ne manifeste son activité.

De temps en temps, comme pour nous rappeler qu'ils sont encore là, les Allemands envoient quelques salves de 77 sur Seuzey, Rouvrois et Lacroix-sur-Meuse. Pauvres villages, autrefois florissants, et, qui ne sont plus, maintenant, qu'une réunion de murs branlants, de maisons éventrées et de jardins où des orties géantes ont remplacé les arbustes et les fleurs.

On arrive à s'y installer tout de même, tant bien que mal, en utilisant quelques caves, que l'on renforce, contre le bombardement possible, avec des madriers et des matériaux de démolition ; un revêtement très suffisant contre le 77 et le 130, nos seuls visiteurs.

Dans la nuit du 7 au 8 août, la compagnie PIAT (10e) exécute habilement un coup de main sur la tranchée ennemie située en face du Saillant des Mélèzes.

Le sous-lieutenant RIBOULET le conduit avec audace.

Il arrive, sans être éventé, à quelques pas de deux sentinelles allemandes qui vont être enlevées.

RIBOULET saute le premier dans la tranchée, s'empêtre dans un saucisson de barbelé qui en obstrue le fond. Il ne peut retenir un juron de dépit qui donne l'alerte aux Boches.

Ceux-ci font feu et se replient rapidement.

Le sous-lieutenant RIBOULET est blessé, légèrement d'ailleurs. Il doit rentrer bredouille, plus marri d'avoir manqué, de si près, ses deux boches, que de sa propre blessure.

A partir de ce moment-là, dans un but d'identification, les coups de main se succèdent sans interruption.

Le sous-lieutenant BARNERIAS, puis, le sous-lieutenant FAU les conduisent avec beaucoup d'ardeur et de décision.

Mais, les réseaux allemands sont épais.

Il y en a de nombreuses rangées successives.

Et, malgré les précautions prises, le bruit des cisailles donne chaque fois l'éveil à l'ennemi qui fait le vide, non sans avoir, au préalable, déclenché une vive fusillade.

Le 20 août, le sous-lieutenant FAU et cinq hommes sont blessés.

ENLEVEMENT DE LA COTE 322 ET DE SAINT-MIHIEL

Le 2 septembre, la situation se précise.

La fameuse hernie de Saint-Mihiel va être réduite.

Un rôle important est dévolu au 121e R.I. dans cette opération.

Un de ses bataillons doit attaquer la cote 322, le bastion qui couvre Saint-Mihiel au Nord.

Ce bataillon sera ensuite dépassé par un autre qui encerclera Saint-Mihiel, en occupant les hauteurs à l'Est et fera ainsi tomber la ville entre nos mains.

Au bataillon JANSON incombe la tâche d'enlever la cote 322 ; au bataillon FLORENTIN, celle de compléter l'encercllement de Saint-Mihiel, en occupant La Chapelle-Sainte-Marie, puis le Bois Moreau et la tranchée Hassoule, tout en cherchant à faire la jonction avec le 92e R.I. en charge d'attaquer dans la direction Sud-Nord, à l'Est du fort du Camp des Romains.

Les préparations d'attaque sont vivement poussées.

Le 11 septembre, le bataillon JANSON (1er) vient se placer dans les tranchées de départ, face à la cote 322.

Le 12, à 9 heures, l'attaque est lancée.

Les compagnies LEBEAU (1er) et GUILHEM (2e) escaladent rapidement la pente de la cote 322. Elles abordent la première ligne allemande. Cela, malgré la difficulté éprouvée pour traverser les réseaux épais qui la couvrent, et, qui n'ont pas été détruits par le feu de notre artillerie.

La veille, les groupes francs du régiment, sous la direction du lieutenant VILLARD, ont pratiqué des brèches à la cisaille.

Les compagnies de tête sont heureuses de trouver ces passages.

Ceux-ci lui permettent un accès relativement facile dans la première tranchée ennemie.

Les Allemands ne réagissent qu'avec leurs mitrailleuses.

Elles sont rapidement et successivement réduites à la grenade et au V.B.

Les compagnies s'organisent sur le terrain, assez gênées dans cette opération par le feu des mitrailleuses ennemies positionnées à La Chapelle-Sainte-Marie et dans la région à l'Ouest du ravin Vauxel-des-Rémis.

A 9h30, le bataillon JANSON a atteint tous les objectifs assignés, faisant, au passage, une soixantaine de prisonniers et capturant plusieurs mitrailleuses.

Devant le succès de cette première opération, le lieutenant-colonel BOURG donne, au commandant FLORENTIN, l'ordre de se porter immédiatement à l'attaque de la cote Sainte-Marie, afin d'achever l'investissement de Saint-Mihiel par l'Est, en occupant la tête du Ravin de Vaux-Racine, puis le Bois Moreau.

Les mitrailleuses ennemies, installées dans les tranchées de Constantinople et d'Aidin, ainsi qu'en tête du Ravin de la Vaux-Racine, sont très actives. Elles sont attaquées par les groupes francs, placés sous la direction du capitaine PIAT.

Elles sont successivement réduites au silence, à coups de grenades et de V.B.

Fort bien soutenues par l'artillerie du groupement PELLEGRIN, qui aveugle avec beaucoup d'à propos les résistances latérales, les unités du bataillon FLORENTIN progressent méthodiquement.

A 15 heures, les tranchées de La Chapelle-Sainte-Marie sont nettoyées.

Continuant sa marche, le bataillon atteint, à 19 heures, le Bois Moreau. Il a ainsi terminé sa mission, fait des prisonniers et capturé des mitrailleuses.

La nuit se passe sur les positions conquises.

Le 13, au matin, le sergent LATRAN, de la 1^{ère} compagnie, pousse, jusqu'au Bois de la Petite-Pitancerie, une reconnaissance habile et audacieuse. Il ramène des prisonniers et deux mitrailleuses qui, par la suite, auraient considérablement gêné le mouvement des bataillons JANSON et FLORENTIN.

Le lendemain matin, la marche est reprise dans la direction de l'Est, vers Senonville et Varvinay.

Elle s'effectue sans que l'on rencontre de résistance.

Quelques prisonniers sont faits dans les bois.

Le 13, au soir, l'opération sur Saint-Mihiel est terminée.

Le 121^e R.I. a fait 84 prisonniers ; pris 15 mitrailleuses ; 3 *minenwerfer*, ainsi qu'un butin considérable.

La nouvelle arrive que les Américains ont progressé assez en avant dans la Woëvre.

La menace, sur Verdun, que constituait l'hernie de Saint-Mihiel, est définitivement conjurée.

LA WAVRILLE ET LE BOIS DES CAURES

Deux jours se passent au repos à Senonville et Varvinay.

Après ceux-ci, le régiment vient cantonner dans la région Woimbey et du Camp Siben.

De là, il est acheminé sur les camps de La Béholle et du Tremblay. Enfin, il cantonne dans la banlieue Ouest de Verdun, aux casernes Jardin-Fontaine et Niel, avec un bataillon à Montgrignon.

Une puissante attaque américaine est déclenchée le 26 septembre, sur la rive gauche de la Meuse. Elle obtient de brillants résultats.

Le fameux belvédère de Montfaucon est enlevé.

La progression américaine le dépasse largement dans le Nord.

D'autre part, une attaque générale, sur la rive droite de la Meuse, est en préparation, pour s'emparer des

Hauts de Meuse, entre la Thinte et la Meuse. Cela, afin de se replier, suite à l'avance américaine, sur la rive gauche.

La 26e D.I. doit y prendre part, en enlevant la hauteur de la Wavrille, le Bois des Caures et le village de Flabas.

L'attaque est fixée au 8 octobre.

Deux bataillons du 121e R.I. seront tout d'abord placés en réserve de la division.

Le bataillon JANSON (1er), appuyé par une compagnie de tirailleurs Sénégalais, du 71e bataillon, doit enlever le massif de la Wavrille ; ce mouvement de terrain arrondi qui constitue le point le plus élevé des hauteurs au Nord de Verdun. Il doit en maintenir l'occupation.

Tâche glorieuse et très ardue.

La Wavrille a toujours résisté, victorieusement, aux assauts successifs, qui lui ont été donnés, pendant les combats au Nord de Verdun.

Le 8 octobre, à 6 heures, le bataillon JANSON, 3e compagnie en tête, s'élançe crânement à l'assaut de la Wavrille.

La réaction ennemie est puissante.

Le tir de barrage extrêmement violent ; les mitrailleuses très actives.

L'élan de cette belle troupe n'en est en rien diminué.

A 6h30, la crête de la Wavrille est atteinte.

De nombreux îlots de résistance sont réduits un à un.

Les mitrailleuses ennemies et leurs servants sont capturés.

A 8 heures, les ouvrages du Bonnet et du Dragon sont conquis.

A partir de 10 heures, la réaction ennemie se manifeste par un bombardement formidable de l'observatoire de la Wavrille.

Le feu est infernal.

Le mamelon disparaît dans la fumée des éclatements.

Les pertes sont sévères.

Le lieutenant OUVRARD, commandant la 3e compagnie, est sérieusement blessé.

Les fractions victorieuses se cramponnent au terrain conquis ; elle travaillent à l'organiser sous cette avalanche de gros obus.

Le 9, l'attaque est reprise, le 1er bataillon conquiert intégralement ses objectifs.

Sans perdre la moindre parcelle du terrain conquis, il repousse, victorieusement, toutes les furieuses contre-attaques que l'ennemi lance successivement pour reprendre le précieux observatoire. Celui-là même qui lui permettait des vues étendues sur tout le terrain de la rive droite.

Cette brillante action vaut au 1er bataillon la citation suivante à l'ordre de l'armée : « *Le 8 octobre 1918, sous le commandement énergique du chef de bataillon JANSON, a brillamment enlevé une position âprement défendue par l'ennemi, progressant sous de violents feux de mitrailleuses et atteignant ses objectifs grâce à la ténacité de son effort. A, pendant les jours suivants, solidement organisé le terrain conquis, bien que soumis à de très violents bombardements et a repoussé toutes les contre-attaques ennemies.* »

Signé : HIRSCHAUER.

A sa gauche, la progression du 92e R.I. dans le Bois des Caures a été arrêtée par le feu de l'ennemi et sous ses puissantes contre-attaques.

Le 121e R.I. entre en ligne à sa gauche.

Le 11, le bataillon FLORENTIN, ayant très heureusement lié son action à celle du bataillon TAMINAU du 92e R.I., la crête militaire, entre les Bois d'Ormont et des Caures, sur laquelle est établie la tranchée de Lausin, est brillamment enlevée.

C'est un gros succès. L'ennemi n'a plus de vues sur le ravin, entre le Bois des Caures et le Bois d'Ormont.

La situation se trouve, de ce fait, très heureusement améliorée.

Le bataillon LARGE (2e) vient, dans la nuit du 11 au 12, relever le bataillon TAMINAU.

Le 12, les bataillons LARGE et FLORENTIN devront reprendre l'attaque dans la direction de Flabas.

Le 12, à 7 heures, les deux bataillons partent à l'attaque.

Le 2e bataillon, commandé par le capitaine REMORDS, débouche avec décision de la tranchée de Lausin, mais subit, immédiatement, de grosses pertes que lui infligent les mitrailleuses ennemies installées dans la tranchée de la Dvina. Elles le prennent complètement de flanc.

Force lui est imposée de se coller au sol.

A gauche, la compagnie de tête, du bataillon FLORENTIN (3e), s'élance vigoureusement à l'assaut.

Mais, elle perd immédiatement la liaison, à gauche, avec la 18e D.I., dont les éléments de droite, par suite sans doute d'une erreur de transmission, n'ont pas reçu l'ordre d'attaque.

Prise de flanc, sur ses deux côtés, par les feux des mitrailleuses ennemies, la compagnie qui, en cinq minutes, a perdu le tiers de son effectif, est également obligée de se coller au sol.

L'ennemi, dont le massif des Bois d'Ormont et des Caures constitue le pivot vital, pour la vaste manœuvre de conversion, rétrograde sur l'ensemble de ses armées. En retraite, sur toute la ligne, il défend le terrain, avec l'acharnement du désespoir ; il y a placé ses meilleures troupes.

L'attaque est reprise à 16 heures.

Le feu ennemi l'arrête dès son débouché.

La compagnie SALZE (11e), qui est répartie à l'assaut avec une fougue admirable, est littéralement décimée.

A sa gauche, le 77e R.I. est également cloué sur place.

Il ne sera pas possible d'avancer sur cette crête dénudée, pris de front et sur les deux flancs par les feux des mitrailleuses sous abris bétonnés, avant que ces mitrailleuses ne soient détruites.

Du 12 au 15, chacun reste sur ses positions.

Le terrain conquis s'organise sous une réaction violente de l'artillerie et du feu des mitrailleuses.

Le 15, l'attaque reprend grâce à des unités américaines qui ont relevé le 77e R.I.

Celles-ci sont appuyées par des chars d'assaut.

Cette attaque est toutefois brisée comme les précédentes.

Tous les chars d'assaut restent sur le terrain et sont mis hors de combat.

L'ennemi attache trop d'importance au pivot de sa retraite générale, pour ne pas le défendre, avec le plus farouche acharnement.

Les opérations offensives sont momentanément suspendues.

Du 8 au 20 octobre, le régiment a perdu 2 officiers et 50 hommes tués ; 3 officiers et 208 hommes blessés et 4 disparus.

Le séjour en secteur se prolonge jusqu'au 3 novembre.

Relevé par des unités américaines, le régiment s'achemine rapidement vers la région de Nancy, où il doit prendre part à la grande attaque projetée en Lorraine.

Pour ce faire, il effectue de rudes étapes, au cours desquelles, malgré le manque d'entraînement à la marche, il fait preuve de son endurance habituelle. Il ne laisse pas un traînard.

Arrivé le 8 à Maron, sur les bords de la Moselle, il s'installe au cantonnement et se prépare à l'offensive projetée.

Le 11 novembre, à 6 heures du matin, la nouvelle de la signature de l'armistice est connue.

La dureté des conditions imposées à l'ennemi fait comprendre à tous la grandeur de la victoire.

La joie est grande.

Elle se manifeste avec une dignité parfaite.

La guerre est terminée pour notre vaillante phalange.

La lecture de cet historique forcément succinct donnera une idée de la grandeur et de la continuité de l'effort qu'elle a fourni.

Jamais ne s'est manifestée la moindre défaillance.

Tenace, inlassable dans l'effort, animé du plus haut esprit de devoir, discipliné, stoïque sous les bombardements, subissant avec la plus parfaite abnégation les cruelles misères matérielles, notre beau 121e a grandement honoré son drapeau.

Que tous ceux qui ont combattu dans ses rangs gardent au cœur la légitime fierté de lui avoir appartenu !

CITATIONS DU 121e R.I.

1° Ordre N° 196 du 10e C.A., du 18 NOVEMBRE 1916

(Transformée en citation à l'ordre de l'armée, le 28 janvier 1918)

« Sous le commandement du lieutenant-colonel BOURG, au cours des attaques des 4 et 6 septembre 1916, a, grâce à une parfaite coordination des efforts de tous, enlevé tous les objectifs assignés à son effort, faisant preuve d'autant d'ardeur et de bravoure que d'ordre et de cohésion. Pendant une période consécutive de dix jours, sous un bombardement continu, a témoigné des plus solides qualités d'endurance et de fermeté, rejetant les contre-attaques de l'ennemi et maintenant intégralement ses conquêtes. »

2° Ordre N° 900 de la IIe ARMEÉ, du 20 septembre 1917

« Le 20 août 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel BOURG, a enlevé le plateau de Pommerieux à l'Ouest de la cote 304, et progressé jusqu'au bois Canard, subissant des pertes élevées sur un espace balayé par l'artillerie ennemie, et pris de flanc par les mitrailleuses. S'est cramponné au terrain conquis, s'y est organisé malgré les plus violentes contre-attaques et a continué à progresser en serrant de plus en plus les défenseurs de la position ennemie. A participé, le 24 août, à l'enlèvement de la cote 304 et a atteint ses objectifs définitifs. Est resté sur le champ de bataille du 17 août au 30 août, faisant preuve d'une endurance remarquable. »

3° Ordre N° 441 du 2e CORPS DE CAVALERIE, du 17 juillet 1918

« Intervenu dans la bataille le 31 mai, en débarquant du chemin de fer, après un transport en autos-camions, a maintenu intégralement le front qui lui était confié de Troësnes à Mosloy, et, sur lequel est venu se briser l'effort des régiments appartenant aux deux premières divisions de la Garde allemande. »

* * *

ENCADREMENT DES UNITÉS DURANT LA GUERRE

COMMANDANTS DU RÉGIMENT

Colonel TRABUCCO, du 2 août 1914 au 4 mars 1916

Lieutenant-colonel BOURG, à partir du 5 mars 1916

OFFICIERS SUPÉRIEURS ADJOINTS AU CHEF DE CORPS

Commandants

FROMENT

BASTIANI

ADJOINTS AU CHEF DE CORPS

Capitaines

De GUILLERON

NICOLAS

D'ABBOVILLE

De la POMELIE

JANSON

REMORDS

Lieutenant

ALBISSON

CHEFS DE BATAILLON (COMMANDANT)

1er Bataillon 2e bataillon 3e bataillon

Commandants

BOSC

BERNARD

ROY

GUY

BARANGER

LAVERGNE

NICOLAS

KREMPP

DELEVAQUE

BASTIANI

De la POMELIE

JANSON

FLORENTIN

LARGE

Capitaines

GOEAU

REMORDS

COMMANDANTS DE COMPAGNIE

1ère compagnie 2e compagnie 3e compagnie

Capitaine LAVAYSSE ; Capitaine BABIE ; Capitaine MONTEIL

Lieutenant CONNE ; Capitaine BABIE ; Capitaine CLERC

Capitaine RENARD ; Capitaine VIVIER ; Lieutenant REMORDS

Capitaine LIOTARD ; Lieutenant RIOM ; Lieutenant CONNE

Capitaine BOUILLET ; Capitaine GUIGNARD ; Capitaine TAMINAU

Capitaine KIRIEL ; Capitaine De NEGRAVAL ; Lieutenant DURNERIN

Lieutenant BOULANGER ; Capitaine GUILHEM ; Lieutenant OUVRARD

Capitaine LEBEAU

4e Compagnie 5e Compagnie 6e Compagnie

Capitaine De LANTY ; Capitaine CHEVALIER ; Capitaine NICOLAS

Capitaine ENTZ ; Lieutenant CHABROLET ; Capitaine SENTENAC

Lieutenant SALZE ; Sous-lieut. THEBAUT ; Lieutenant BAYLE-St-SETIER

1ère Cie de mitrailleuses Capitaine RIVAUD. Lieutenant VALETTE

Capitaine CONNE ; Capitaine SARGUEIL ; Capitaine BOICHON

Lieutenant GAY. Lieutenant ROUSSEAU. Capitaine De LARMINAT

7e Compagnie 8e Compagnie 9e Compagnie

Capitaine ROCHE ; Capitaine BARANGER ; Capitaine d'ABBOVILLE

Capitaine JANSON ; Capitaine RIVAUD ; Lieutenant MARTIN ; Lieutenant BAYLE St-SETIER

2e Cie de mitrailleuses

Capitaine JANSON ; Lieutenant PELONI ; Capitaine ENTZ ; Capitaine CHABROLET

Capitaine CAPOROSSI ; Lieutenant BAYLE St-SETIER ; Lieutenant MEGE

Lieutenant SCHERER ; Capitaine ALEYRANGUES ; Capitaine LIOTARD

Lieutenant VILLARD ; Lieutenant ALBISSON ; Lieutenant PIVERT

Capitaine PEREZ

Lieutenant DUVERNY

10e Compagnie 11e Compagnie 12e Compagnie

Lieutenant DUFAY ; Capitaine LAVERGNE ; Capitaine de la POMELIE
Capitaine MAZET ; Lieutenant MALRAISON ; Capitaine MARC
Lieutenant CHAZAL ; Sous-lieut. MARECHAL ; Lieutenant CHABROLET
Capitaine SILVESTRE ; Capitaine DAMAS ; Capitaine BABIE
Lieutenant POURTIER ; Capitaine CHANARD-de-la-CHAUME ; Capitaine Le FEBVRE
Capitaine PIAT ; Capitaine LIMOGES
Lieutenant TOUGAS
Capitaine SALZE

3e Cie de mitrailleuses

Capitaine Le FEBVRE
Capitaine REMORDS
Lieutenant MARECHAL
Lieutenant HIDERIO
Lieutenant POURTIER

Mise en page

www.horizon14-18.eu

8-2014